

SOCIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE EN FRANCE, L'APPEL À UN TERRITOIRE COMMUN : VERS UNE PSYCHOLOGIE COLLECTIVE (1890-1940)

Laurent MUCCHIELLI

RÉSUMÉ : *L'histoire officielle de la discipline veut que la psychologie sociale française, née et morte aussitôt à la fin du XIX^e siècle, ait connu une longue éclipse pour renaître seulement dans les années 1950 sous influence américaine. Cette disparition dans la première moitié du XX^e siècle serait due à la domination de la sociologie durkheimienne qui passe pour être hostile à la psychologie. Cet article remet en cause cette vision traditionnelle. Il montre que la sociologie durkheimienne s'est elle-même définie comme une psychologie collective et qu'elle a su, à partir des années 1910 environ, ouvrir un véritable dialogue avec les psychologues au sein de l'université. L'idée durkheimienne que les catégories les plus fondamentales de la pensée sont déjà des constructions sociales provoqua chez les psychologues une véritable petite révolution intellectuelle. Elle les obligea en effet à sortir du champ étroit de la psychophysiologie qu'avaient promu depuis 1870 les fondateurs tels Taine et Ribot, en réaction contre le spiritualisme. Cette nouvelle psychologie sociale a influencé la plupart des grands psychologues de l'époque (Blondel, Dumas, Janet, Meyerson, Wallon), mais le temps et les hommes lui ont manqué pour s'institutionnaliser. De fait, elle disparaît avec la mort de ses principaux artisans (Blondel et Halbwachs) et l'oubli parfois volontaire pratiqué par leurs successeurs.*

Dans une histoire générale des sciences humaines encore très largement à construire, la question des rapports de la psychologie et de la sociologie au tournant du XIX^e et du XX^e siècle s'est révélée fort intéressante tant sur le plan théorique que sur celui de l'historiographie¹. Au regard de la manière dont la psychologie et la sociologie ont coutume d'évoquer leurs histoires, le titre que nous avons donné à ce travail aurait de quoi choquer. En effet, on croit généralement que cette période se caractérise au contraire par

1. Outre les œuvres d'une quinzaine d'auteurs, ce travail s'appuie sur le dépouillement des quatre principales revues concernées : la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* (fondée en 1876 par Ribot, dirigée par Lévy-Bruhl à partir de 1916), l'*Année sociologique* (fondée par Durkheim en 1896, reprise par Mauss en 1924), l'*Année psychologique* (fondée par Binet et Beaunis en 1894, dirigée par Piéron à partir de 1913) et le *Journal de psychologie normale et pathologique* (fondé par Janet et Dumas en 1904).

l'absence d'échange entre les deux disciplines et que la psychologie sociale fut, en France, une importation américaine :

« Pour Comte, le social est rigoureusement irréductible à l'individuel [...]. Cette position fut très combattivement réaffirmée par son disciple Durkheim qui entra en lutte avec Tarde [...] [qui] faisait reposer les phénomènes sociaux sur l'alternance de phénomènes proprement psychologiques, l'imitation et l'invention, qui ont leur origine au niveau individuel. La polémique fut violente et Tarde n'eut pas la victoire. Le courant psychologique quitte à ce moment la France : il aura une longue fortune dans les pays anglo-saxons. La rupture entre la sociologie et la psychologie, rendue sensible par la défaite de Tarde, se consomme dans les années 1900 sur le seul terrain universitaire et français »².

Quelles que soient leurs positions et leurs préférences, les spécialistes de ces domaines n'envisagent pas un instant qu'un territoire commun, qu'une psychologie sociale ait pu se développer sérieusement en France avant la Seconde Guerre mondiale³. Il y a là une étonnante amnésie qui n'a été qu'en partie analysée par les travaux pionniers d'Erika Apfelbaum et Ian Lubek⁴. Si ces chercheurs ont bien montré l'intérêt croissant pour la psychologie sociale à la fin du XIX^e siècle, s'ils en ont rappelé les enjeux intellectuels et le défaut d'institutionnalisation, ils n'en ont pas moins maintenu l'idée que « la tradition sociologique française avait fait obstacle à l'avènement d'une discipline psychosociale autonome »⁵. Or il y a là un risque de malentendu. Il est clair que les sociologues durkheimiens n'auraient pas compris l'existence séparée d'une psychologie sociale. Mais la raison n'en est pas une hostilité de principe à la psychologie comme on l'a trop souvent répété. C'est bien plutôt parce qu'ils considéraient que la psychologie sociale faisait partie intégrante de la sociologie. De plus, pour soutenir l'affirmation d'obstacle durkheimien à l'avènement d'une nouvelle discipline comme la psychologie sociale, il faudrait encore montrer que, sans Durkheim, une telle discipline se serait effectivement développée dans la psychologie universitaire française. Or, puisque la plupart des auteurs qui promouvaient la psychologie sociale à la fin du XIX^e siècle (Hamon, Le Bon, Tarde) ne s'inscrivaient pas dans le champ universitaire de la psychologie (seul Binet avait une importante activité institutionnelle mais il est mort prématurément et sans véritable succession intellectuelle), tout porte à

2. CASTELLAN, 1970, p. 17.

3. Au nom de Tarde, on ajoute généralement celui de Gustave Le Bon. Cet homme n'a pourtant joué pratiquement aucun rôle dans le développement de la psychologie collective de la première moitié du XX^e siècle. L'image de fondateur ou précurseur oublié qu'on lui attribue parfois est aussi une construction *a posteriori*.

4. APFELBAUM, 1981, 1988, 1993, et LUBEK, 1981, 1989, 1993.

5. APFELBAUM, 1988, p. 507.

croire que de toute façon une telle discipline n'aurait jamais existé dans l'université de l'époque. Enfin, et c'est l'objet principal de ce travail, l'étude systématique des faits montre que la sociologie durkheimienne, loin de s'opposer à la psychologie sociale, n'a cessé d'encourager un dialogue avec les psychologues en vue de constituer une véritable psychologie collective.

Notre exposé s'articulera en quatre temps : la psychologie s'est, la première, constituée comme discipline universitaire en s'enracinant dans un modèle d'analyse et de causalité strictement biologique ; dès lors, les principales tentatives de fonder la sociologie peuvent être regardées comme une réaction face à ce réductionnisme (I) ; celle qui s'est imposée, la sociologie durkheimienne, a su ouvrir un dialogue fondamental avec la psychologie au travers de la notion de représentation collective (II) ; son influence s'est fait sentir dès avant la guerre de 1914 et s'est renforcée considérablement dans l'entre-deux-guerres où l'idée de fonder une psychologie collective indépendante se précise sans toutefois réussir à s'institutionnaliser (III) ; son influence n'en reste pas moins très importante sur l'ensemble des psychologues de cette génération (IV). Enfin, la conclusion analysera la manière dont la génération suivante a jugé ses prédécesseurs et les conséquences de ces jugements sur l'histoire actuelle de la psychologie sociale.

I. — LA SOCIOLOGIE COMME RÉACTION À LA PSYCHOPHYSIOLOGIE DE LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Avec Durkheim, Tarde et Worms, la sociologie universitaire est née en France dans les années 1890-1900. Elle a donc vingt ans de retard sur la psychologie promue par Taine et Ribot.

1. — LA CONSTITUTION DE LA PSYCHOPHYSIOLOGIE EN FRANCE⁶.

En France, la psychologie restait encore, au début des années 1870, annexée à la philosophie. C'est en réaction contre cette dépendance et son

6. Cette section ne prétend nullement constituer une étude définitive ni même un résumé complet d'un chapitre d'histoire encore très mal connu. Nous ne faisons qu'en tracer quelques contours au travers de l'œuvre des acteurs les plus importants.

versant spiritualiste postcousinien qu'est né le courant dont Taine fut la référence philosophique et Ribot le principal animateur.

Hippolyte Taine (1828-1893) fut pendant plusieurs années victime de la censure qu'exerçaient les élèves de Victor Cousin dans l'université. En 1852 il présenta une thèse sur les sensations mais la Sorbonne en refusa la soutenance⁷. Trois ans plus tard, il commençait à publier des articles contre le spiritualisme éclectique. Avec Hegel, contre Maine de Biran, Laromiguière, Royer-Collard, Victor Cousin et Jouffroy, il affirmait l'unité de la Nature et sa totale intelligibilité⁸. Taine apparaissait alors comme « le chef de la nouvelle école philosophique »⁹. Ses idées directrices concordait avec l'essor du naturalisme et du matérialisme qui marque le début des années 1860 : publication de *L'Homme antédiluvien* de Boucher de Perthes, traduction de Darwin par Clémence Royer, publication de *La Vie de Jésus* de Renan, traduction des matérialistes allemands Feuerbach, Strauss et Büchner, activisme de Littré, fondation de nouvelles revues scientifiques, etc. Les idées de Science et de Nature progressaient de concert.

En 1870, Taine publia enfin son traité *De l'intelligence*. Ce livre constituait un aboutissement des lectures de jeunesse de Condillac, le sensualiste tant décrié par Maine de Biran, lectures renouvelées par « les analyses profondes et serrées de Bain, Herbert Spencer et Stuart Mill »¹⁰. Tout son projet consistait, contre les spiritualistes et leurs théories des facultés de l'âme, à montrer que les éléments de la connaissance s'enracinent dans l'organisme, que le Moi a pour origine la sensation, c'est-à-dire un « mouvement physiologique ». En définitive : « un flux et un faisceau de sensations et d'impulsions qui, vus par une autre face, sont aussi un flux et un faisceau de vibrations nerveuses, voilà l'esprit »¹¹. Quant à la conscience, elle n'est pour Taine que l'aboutissement d'« une hiérarchie de centres de sensations et d'impulsions ayant chacun leur initiative, leur formation et leur domaine », « un centre plus parfait qui [...] ne diffère d'eux que par son organisation plus complexe, son action plus étendue et son rang plus élevé »¹². Fort de ces principes, Taine appelait ainsi au renouvellement de la psychologie par les études psychopathologiques, les recherches sur le somnambulisme, l'hypnotisme et surtout la physiologie du système nerveux.

7. LÉGER, 1993, p. 81-86.

8. TAINÉ, 1857.

9. GUIRAUD, 1902, p. 17.

10. TAINÉ, 1870, vol. 1, p. 4.

11. *Ibid.*, p. 7.

12. *Ibid.*, p. 8.

Théodule Ribot (1839-1914) partageait avec Taine ce rejet de la philosophie spiritualiste dominant l'université¹³, ainsi que les petites persécutions que lui valut son indépendance d'esprit¹⁴. En 1872, il quitta l'enseignement pour n'y revenir, triomphant, qu'en 1885 à la Sorbonne et en 1889 au Collège de France dans une chaire de psychologie expérimentale et comparée.

Son premier ouvrage, *La Psychologie anglaise contemporaine*, est l'occasion d'une attaque en règle contre la métaphysique introspective de Maine de Biran et de Jouffroy. L'observation intérieure individuelle est « une impasse » qui « n'a aucun caractère scientifique », il faut à la psychologie une méthode objective¹⁵. C'est de la psychopathologie et de la psychologie animale que la nouvelle psychologie doit tirer ses leçons essentielles. L'œuvre de Ribot fut, au moins jusqu'en 1897, une longue application de ces principes. En 1873, dans sa thèse, il s'efforçait de montrer que l'ensemble des facultés mentales humaines (y compris toutes les qualités professionnelles, artistiques, intellectuelles, les caractères nationaux, la disposition au crime, à la folie, etc.) sont héréditaires¹⁶. En 1876, il s'estimait suffisamment fort pour lancer la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* et y clamer que « la connaissance théorique de l'homme » relève exclusivement de la nouvelle science psychologique¹⁷. Trois ans plus tard, il enfonçait encore le clou en révélant l'état d'avancement de la psychophysique et de la psychophysiologie en Allemagne, et en martelant : « la nouvelle psychologie diffère de l'ancienne par son esprit : elle n'est pas métaphysique; par son but : elle n'étudie que les phénomènes; par ses procédés : elle emprunte autant que possible aux sciences biologiques »¹⁸. Puis Ribot se lança dans une série de monographies qu'il voulait exemplaires. La mémoire lui apparut fondamentalement comme un processus de nutrition cellulaire¹⁹, de même que l'attention révéla son origine profonde dans l'instinct de conservation²⁰. En bref, les processus les plus compliqués de la conscience étaient toujours « en germe » dans « les processus primaires : appétits, sensations, émotions primitives »²¹.

C'est dans le même esprit qu'un médecin-physiologiste publia le premier manuel de psychologie générale français. Charles Richet y affirmait qu'« à

13. RIBOT, 1877.

14. DUGAS, 1924, p. 12-14. Pour autant les psychologies de Taine et de Ribot n'étaient pas en tous points semblables; cf. CARROY et PLAS, 1993.

15. RIBOT, 1870, p. 27.

16. RIBOT, 1873.

17. RIBOT, 1876, p. 2. Sur la fondation de la *Revue philosophique*, cf. THIRARD, 1976.

18. RIBOT, 1879, p. VIII.

19. RIBOT, 1881.

20. RIBOT, 1889.

21. RIBOT, 1897, p. 243-244. Sur la psychologie de Ribot et son influence, cf. aussi MELETTI-BERTOLINI, 1991.

toutes les forces psychiques, ou instinctives, ou intellectuelles, nous pouvons assigner l'humble origine de l'action réflexe élémentaire »²². Pas plus qu'il n'y a de différences tranchées entre l'homme et l'animal, il n'y a de hiatus entre l'instinct et l'intelligence. Certes, à l'instinct l'homme ajoute la mémoire et un système nerveux surdéveloppé, « mais si complexe que soit l'appareil, chaque acte est déterminé par des conditions fatales, lois des mouvements réflexes, lois d'inhibition, loi d'excitation, loi d'association »²³.

C'est sur ces bases physiologiques réductrices et revanchardes que la psychologie s'institutionnalisa peu à peu. En 1885, Charcot, Ribot, Janet et Richet fondaient la Société de psychophysologie. Et, dix ans plus tard, dans le premier numéro de l'*Année psychologique*, Henri Beaunis (autre physiologiste responsable du laboratoire de psychophysologie de la Sorbonne depuis 1889) définissait la psychologie :

« étude de l'homme et de l'animal dans ses manifestations psychiques, elle recherche le lien qui rattache ces manifestations au fonctionnement des organes et en particulier au cerveau. Elle recueille les documents nécessaires pour constituer la science de l'homme sans laquelle les sciences sociales, l'éducation, la criminalité, n'auraient jamais de fondement »²⁴.

Comme Ribot en 1870, Beaunis concevait donc les « sciences sociales » comme autant d'études empiriques auxquelles seule la psychophysologie pouvait donner un fondement théorique. Près d'un siècle après les fameux mémoires de Cabanis, c'était toujours le vieux principe de la détermination du moral par le physique qui inspirait les sciences de l'homme. Et c'est précisément en partie contre cette sorte de méta-causalité que vont réagir, à l'extrême fin du siècle, les deux principales tentatives de fonder une science sociale autonome : celles de Tarde et de Durkheim.

2. — L'INTER-PSYCHOLOGIE DE TARDE.

Fils d'un juriste provincial, Gabriel Tarde commença par des études de mathématique qu'il abandonna pour se consacrer au droit et reprendre le métier de son père. Il semble, tout d'abord, avoir subi les influences de Cournot et de Maine de Biran²⁵. À partir de 1880, il se fit connaître comme

22. RICHT, 1887, p. 3.

23. *Ibid.*, p. 176.

24. BEAUNIS, 1894, p. VI.

25. Cf. MILET, 1970.

psychologue et en particulier comme criminologue auprès de Ribot qui lui ouvrit les colonnes de sa revue.

Le constat de l'insuffisance de la psychophysologie était pour Tarde un point de départ : « La psychologie a deux faces : la face psychophysologique et la face psychosociologique. Les psychologues, jusqu'à ces dernières années, ont eu le tort de ne regarder attentivement que la première »²⁶. En affirmant d'entrée de jeu que l'essentiel de la science psychologique doit être l'analyse des croyances et des désirs des individus, que la conscience est l'objet privilégié de la psychologie, il s'opposait directement aux psychophysiolgistes de son temps²⁷. En rejetant l'explication des comportements sociaux par la race et l'hérédité²⁸, il cherchait à fonder l'autonomie d'une nouvelle psychologie qui étudierait « le côté purement social des faits humains »²⁹. Son système découpait le réel en « trois mondes » : le monde physique, le monde biologique et le monde social ; tous sont dominés par le grand principe de « la Répétition Universelle » qui prend la forme de l'ondulation dans le monde physique, de la nutrition-génération pour les êtres biologiques et de l'imitation pour les êtres humains-sociaux³⁰. Et ce principe abstrait avait une explication, ou plutôt une application : il y a la « chose sociale » comme il y a la « chose vitale »³¹. Cette « chose » est une substance, c'est ce qui relie les individus entre eux et ne dépend donc pas de leur constitution organique.

Pour Tarde, le but de la sociologie ou psychologie sociale était de comprendre les mécanismes de ces interactions entre ces monades leibniziennes que constituaient les individus, au détriment de toute causalité³². Sa sociologie était une psychologie intermentale ou encore, selon son expression, une « interpsychologie »³³. Et toute cette psychologie interactive était dominée par l'idée d'imitation, en réalité proche de celle de suggestion chez Bernheim : « N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanées : telle est l'illusion propre au somnambule et aussi bien à l'homme social »³⁴. Il est probable que le succès des *Lois de l'imitation*, en 1890, s'explique en partie par la fascination pour l'hypnose qui avait de nouveau saisi les milieux intellectuels parisiens dans les années 1878-1890³⁵. Par ailleurs, la précocité de ses réflexions sur la foule dans le

26. TARDE, 1897a, p. 165.

27. TARDE, 1880.

28. TARDE, 1897b.

29. TARDE, 1890, p. I.

30. TARDE, 1884, p. 496.

31. *Ibid.*, p. 499.

32. TARDE, 1893.

33. TARDE, 1903.

34. TARDE, 1884, p. 501.

35. Cf. BARRUCAND, 1967, et CARROY, 1991.

contexte de grande inquiétude de la fin du siècle³⁶ a aussi contribué à accroître le prestige de Tarde, élu au Collège de France en 1900³⁷. Ce n'est pourtant pas sa sociologie mais celle de Durkheim qui s'imposera aux yeux de la plupart des psychologues.

3. — LA RÉACTION DE DURKHEIM.

La sociologie durkheimienne fut plus nettement encore une réaction contre l'état d'esprit des anthropologues et des psychologues qui ramenaient les spécificités ethniques aux théories biologiques de la race et de l'hérédité, qui situaient l'origine des faits psychiques dans l'instinct et le réflexe, qui voulaient dissoudre l'homme dans l'ensemble de la nature et donc, de façon générale, dans un univers de causalité biologique³⁸. Dès ses premiers textes parus dans la *Revue philosophique* entre 1885 et 1888³⁹, Durkheim se montra intraitable sur ces points : la société n'est pas un organisme, la sociologie n'a rien à faire avec la biologie, elle doit fonder ses propres méthodes et ses propres lois⁴⁰. En 1893 surtout, dans sa thèse sur *La Division du travail social*, il a longuement relativisé le poids des instincts et de l'hérédité : « ce n'est pas à dire que l'hérédité soit sans influence, mais ce qu'elle transmet, ce sont des facultés très générales et non une aptitude particulière »⁴¹. Pour Durkheim comme pour Tarde, à côté des règnes physique et biologique, il y a le « règne social ». La société est le véritable milieu naturel de l'homme et ce sont ses lois qui le déterminent principalement. Sur ce point fondamental, l'accord entre les deux hommes était total. Leur rivalité occupa un espace important du débat en sciences sociales jusqu'à la mort de Tarde (1904) qui, à la différence de Durkheim, ne sut ni élaborer un véritable programme de recherche, ni former un groupe de chercheurs universitaires pour le réaliser. En 1907, les fils de Tarde et quelques amis tentèrent bien de lancer la première *Revue de psychologie sociale* avec l'appui de quelques grands noms (Espinass, Gide, Binet, Darlu), de quelques adversaires du durkheimisme (Worms, Palante)

36. Cf. BARROWS, 1990.

37. À cette occasion, Tarde reçut l'appui de Ribot qui souhaitait qu'on crée une chaire de « psychologie sociologique » mais cet intitulé nouveau est finalement rejeté, cf. LUBEK, 1981, p. 376.

38. Cf. MUCCHIELLI, 1994, 1995a et b.

39. Ribot soutint de la même manière Tarde et Durkheim. Lorsque ce dernier se rendit en Allemagne en 1885, il put se présenter devant Wundt muni d'une lettre de recommandation de Ribot (d'après MAUSS, 1939).

40. DURKHEIM, 1888, p. 92.

41. DURKHEIM, 1893, p. 303.

et de disciples iconoclastes de Tarde⁴². Mais la revue, très tournée vers l'actualité sociale, politique et internationale, meurt deux ans plus tard faute d'avoir su garder ses universitaires. Sauf quelques hommages isolés, Tarde n'aura guère d'écho après sa mort. L'imitation, cœur de sa théorie, était par exemple jugée dès 1920 par un sympathisant comme « un principe parasite qui gâte l'ensemble de l'œuvre »⁴³. Déjà la sociologie durkheimienne occupait le centre des débats dans les sciences humaines et allait nouer avec la psychologie un dialogue riche et fécond.

II. — LA PSYCHOLOGIE COLLECTIVE DANS L'ŒUVRE DES PREMIERS SOCIOLOGUES DURKHEIMIENS

La sociologie de Durkheim a la réputation d'être une anti-psychologie. C'est un contre-sens et un anachronisme. On ne comprend pratiquement aucune de ses positions sur les questions de psychologie et d'individualisme si l'on ne sort pas de l'attitude présentiste pour se replacer dans le contexte intellectuel de la fin du XIX^e siècle.

En réalité, Durkheim a réagi contre l'explication des faits sociaux par la psychologie individuelle *de son époque* c'est-à-dire celle, introspective, des philosophes spiritualistes, ou bien celle, physiologique, de leurs adversaires médecins et philosophes évolutionnistes. À tout prendre, il se disait lui-même bien plus proche des premiers tant les seconds n'accordaient pratiquement aucune place à la conscience. En effet, le projet fondamental de Durkheim consiste précisément à rechercher une méthode scientifique d'approche des phénomènes relevant de la conscience, celle-ci étant considérée comme une construction sociale. Il s'exprime très clairement à ce sujet dans *De la division du travail social* :

« Il n'y a pas de témérité à affirmer dès maintenant que, quelques progrès que fasse la psychophysiologie, elle ne pourra jamais représenter qu'une fraction de la psychologie, puisque la majeure partie des phénomènes psychiques ne dérivent pas de causes organiques. C'est ce qu'ont compris les philosophes

42. LUBEK, 1981, p. 384-389. J'ajoute que certains des partisans de Tarde lui firent peut-être plus de mal que de bien. Tel est sans doute le cas de Henri Mazel qui mêlait constamment prétentions théoriques et considérations politiques et religieuses (MAZEL, 1896) et qui, d'autre part, se discrédita aux yeux des universitaires en publiant pendant l'Affaire Dreyfus un texte soutenant en partie les théories inégalitaristes de Vacher de Lapouge contre celles des « sociologues israélites » Durkheim et Novicow (MAZEL, 1899) (sur ces auteurs et ce contexte, cf. MUCCHIELLI, 1995b). Ceci explique aussi que les fils de Tarde se soient, après sa mort, sentis obligés d'affirmer le dreyfusisme de leur père (TARDE, 1909).

43. MATAGRIN, 1920, p. 343.

spiritualistes, et le grand service qu'ils ont rendu à la science a été de combattre toutes les doctrines qui réduisent la vie psychique à n'être qu'une efflorescence de la vie physique. Ils avaient le très juste sentiment que la première, dans ses manifestations les plus hautes, est beaucoup trop libre et trop complexe pour n'être qu'un prolongement de la seconde. Seulement, de ce qu'elle est en partie indépendante de l'organisme, il ne s'ensuit pas qu'elle ne dépende d'aucune cause naturelle et qu'il faille la mettre en dehors de la nature. [...] [cette] vaste région de la conscience dont la genèse est inintelligible par la seule psychophysologie [...] relève d'une autre science positive qu'on pourrait appeler la sociopsychologie. Les phénomènes qui en constitueraient la matière sont en effet de nature mixte; ils ont les mêmes caractères essentiels que les autres faits psychiques, mais ils proviennent de causes sociales »⁴⁴.

On voit que c'est bien une psychologie sociale que Durkheim entend fonder pour expliquer précisément les phénomènes de la conscience. Mais la force du préjugé est telle que ces pages sont oubliées depuis longtemps. Du reste, ces confusions et incompréhensions, Durkheim en est en partie responsable car on ne retrouve pas ces idées avec une telle clarté dans *Les Règles de la méthode sociologique*. La manière radicale dont Durkheim s'oppose aux explications des faits sociaux par la psychologie individuelle fit croire qu'il entendait à son tour exclure la conscience. Aussi les reproches de matérialisme, de réductionnisme, d'anti-psychologie, etc., lui furent-ils adressés dès la parution de ce livre⁴⁵. Durkheim devra alors se défendre et répéter à plusieurs reprises que :

« en séparant la vie sociale de la vie individuelle, nous n'entendons nullement dire qu'elle n'a rien de psychique. Il est évident au contraire qu'elle est essentiellement faite de représentations. Seulement les représentations collectives sont d'une tout autre nature que celles de l'individu. Nous ne voyons aucun inconvénient à ce qu'on dise de la sociologie qu'elle est une psychologie, si l'on prend soin d'ajouter que la psychologie sociale a ses lois propres, qui ne sont pas celles de la psychologie individuelle »⁴⁶.

Il faut toutefois attendre 1898 et l'article intitulé « Représentations individuelles et représentations collectives » — dont son biographe Steven Lukes avait bien vu l'importance⁴⁷ —, pour que Durkheim non seulement réponde précisément aux reproches de mécanisme et de matérialisme, mais encore précise la nature de ces représentations collectives. Sur son prétendu matérialisme réducteur, il est très clair :

44. DURKHEIM, 1896, p. 340-341.

45. Cf. PAOLETTI, 1995.

46. DURKHEIM, 1897, p. 352.

47. LUKES, 1985, p. 6-8.

« si l'on appelle *spiritualité* la propriété distinctive de la vie représentative chez l'individu, on devra dire de la vie sociale qu'elle se définit par une *hyper-spiritualité*; nous entendons par là que les attributs constitutifs de la vie psychique s'y retrouvent, mais élevés à une bien plus haute puissance et de manière à constituer quelque chose d'entièrement nouveau »⁴⁸.

Quant à la notion de représentation collective, Durkheim tente d'abord d'établir que la conscience individuelle n'est pas un épiphénomène mais bien une réalité dont la mémoire est le principal support. Cette vie représentative qu'on accorde à l'individu, Durkheim réclame qu'on en fasse aussi l'étude pour les caractères du groupe pris dans son ensemble et qui s'impose comme tel à l'individu. Au premier rang de l'analyse, il place « les croyances et les pratiques religieuses, les règles de la morale, les innombrables préceptes du droit, c'est-à-dire les manifestations les plus caractéristiques de la vie collective »⁴⁹. Mais comment s'opère la socialisation de l'individu, comment la conscience intériorise-t-elle ces normes sociales ? Durkheim suggère l'existence d'une sorte d'inconscient social. Et ceci doit être compris dans son contexte : l'époque est fascinée par l'hypnose, les idées de dualité de la personnalité, de pluralité des niveaux de conscience⁵⁰. Durkheim a lu la thèse de Pierre Janet sur *L'Automatisme psychologique* (1889) et il est bien persuadé que « les limites de la conscience ne sont pas celles de l'activité psychique »⁵¹, qu'il existe un inconscient dont une part décisive est précisément constituée par les représentations collectives.

Je n'insiste pas sur ce point longuement développé ailleurs⁵². Notons simplement pour terminer qu'en 1901, l'article théorique de Mauss et Fauconnet consacra définitivement cette nouvelle notion et son rôle central pour la sociologie durkheimienne :

« la force des faits sociaux leur vient de l'opinion. [...] Et l'on peut même dire que tout changement dans les institutions est un changement dans l'opinion. [...] Les faits sociaux sont donc des causes parce qu'ils sont des représentations ou agissent sur des représentations. Le fond intime de la vie sociale est un ensemble de représentations. En ce sens, donc, on pourrait dire que la sociologie est une psychologie »⁵³.

48. DURKHEIM, 1898, p. 49.

49. *Ibid.*, p. 39.

50. Cf. CARROY, 1991 et 1993.

51. DURKHEIM, 1898, p. 31.

52. Cf. MUCCHIELLI, 1995a.

53. MAUSS et FAUCONNET, 1901, p. 160. Cette position des durkheimiens était d'ailleurs assez largement partagée par les autres sociologues. L'étude du Congrès des sociétés savantes de 1898 (Section des sciences économiques et sociales) et de celui de l'Institut international de sociologie en 1903, tous deux consacrés aux « rapports de la psychologie et de la sociologie », le montre aisément. Lors du premier, Duprat, Lambert, de la Grasserie et Worms

LA CONSTRUCTION SOCIALE DES CATÉGORIES DE LA PENSÉE.

Le premier champ exploré dans cette direction et qui valut aux durkheimiens une solide réputation scientifique fut bien entendu celui des croyances religieuses⁵⁴. Durkheim lui-même, après son étude du suicide, se consacra principalement jusqu'à sa mort à la sociologie religieuse. Son neveu Marcel Mauss, titulaire d'une chaire d'histoire des religions à l'École pratique des hautes études en 1901, associé à l'historien Henri Hubert, publia de nombreuses études. Ainsi en 1904 celle, fameuse, de la magie où la croyance-sensation toute subjective et consciente qu'ils nommaient « mana » tenait une place centrale⁵⁵. La contribution propre de Hubert fut également très importante⁵⁶. Enfin Robert Hertz, mort au combat en 1916, semblait promis à un bel avenir dans ces domaines⁵⁷.

Mais il y a plus : ce que les sociologues vont montrer aux psychologues, ce n'est pas seulement l'influence des croyances collectives sur le comportement individuel, c'est surtout qu'au-delà de tout contenu, ce sont les catégories elles-mêmes de la pensée qui sont des constructions sociales. Le point de repère est ici la parution, en 1903, de l'article de Durkheim et Mauss, « De quelques formes primitives de classification ». L'enjeu est fort : « les psychologues pensent que le simple jeu de l'association des

s'entendent presque complètement pour opposer à Tarde la réalité de la société et la nécessité d'étudier la conscience collective. Lors du second, on mesure cette fois l'internationalité de l'idée de psychologie collective. De Roberty et Kovalewski reprochent sérieusement à Tarde son opposition à l'étude des phénomènes sociaux en tant que tels et plaident, tout comme Abrikossof et Lessevitch, pour leur étude sous l'angle psychologique. Le positiviste Delbet comme le marxiste Kelles-Krauz plaident également pour une psychologie de l'homme en société. Le fameux sociologue allemand Tönnies défend une conception de la conscience collective. L'italien Puglia plaide pour la collaboration des deux disciplines. Mackenzie (1904, p. 300) constate avec joie qu'on commence à comprendre « la nature essentiellement sociale de l'esprit humain ». La conclusion de Worms (1904, p. 393-394, et 1899) est très nette : « les faits sociaux sont tous des faits psychiques. [...] Le principe que nous venons de dégager ne rencontre, croyons-nous, d'opposition explicite dans aucune école sociologique. La doctrine que l'on pourrait appeler mécaniste, celle de M. Émile Durkheim, construit la réalité sur des "choses", mais ces choses elles-mêmes sont des représentations. » La suite de l'intervention de Worms est un bel exposé des idées de Durkheim que Worms reprend à son compte. À cette époque, la domination de l'école durkheimienne est déjà très claire et elle tient moins au caractère précurseur de positions qui feront assez vite consensus chez les sociologues qu'au fait qu'elle ne constitue pas simplement un discours mais véritablement un programme de recherche.

54. Cf., par ex., les éloges de BERR, 1906.

55. MAUSS et HUBERT, 1902-1903.

56. Cf. ISAMBERT, 1979.

57. Voir, par ex., HERTZ, 1905-1906. La plupart de ses études sont réunies in HERTZ, 1928.

idées, des lois de contiguïté et de similarité entre les états mentaux, suffisent à expliquer l'agglutination des images, leur organisation en concepts, et en concepts classés les uns par rapport aux autres »⁵⁸. Mais, alors, d'où vient que tant de sociétés aient pu imaginer tant de modèles différents pour classer les choses en genre et en espèce, pour se nommer et se définir ? Ne faut-il pas en déduire que « toute classification implique un ordre hiérarchique dont ni le monde sensible ni notre conscience ne nous offrent le modèle »⁵⁹ ? Nos sociologues montrent ici comment, chez les primitifs, les concepts qui servent à décrire, organiser et finalement penser le monde, sont directement fondés sur la manière dont les hommes se groupent entre eux en clans et en fratries ; comment dans les cosmogonies primitives, la parenté des choses dans l'univers est calquée sur la parenté réelle dans la société. Il existe donc « un lien étroit entre le système logique et le système social ». Et ceci se comprend aisément si l'on conçoit que les choses du monde ne sont pas de simples éléments de connaissance mais ressortissent avant tout de rapports affectifs et en particulier de ce qu'ils nomment des « émotions religieuses » : « les choses sont avant tout sacrées ou profanes, pures ou impures, amies ou ennemies, favorables ou défavorables [...]. Les différences et les ressemblances qui déterminent la façon dont elles se groupent sont plus affectives qu'intellectuelles »⁶⁰. Et nos sociologues de suggérer en conclusion que

« la même méthode pourrait aider également à comprendre la manière dont se sont formées les idées de causes, de substance, les différentes formes de raisonnement, etc. Toutes ces questions, que métaphysiciens et psychologues agitent depuis si longtemps, seront enfin libérées des redites où elles s'attardent, du jour où elles seront posées en termes sociologiques. Il y a là du moins une voie nouvelle qui mérite d'être tentée »⁶¹.

Et cette voie allait être progressivement explorée par Durkheim, Mauss, Hubert, Hertz et enfin Lévy-Bruhl qui, à partir de 1903, laissa un peu de côté l'histoire de la philosophie pour suivre les sociologues et publier en 1910 un ouvrage qui a beaucoup compté.

Enfin, le dernier livre de Durkheim, consacré à la religion, tente d'élaborer de manière systématique une théorie sociologique de la connaissance. Durkheim montre à nouveau que les catégories essentielles qui « dominent notre vie intellectuelle » et forment « l'ossature de l'intelligence » sont d'origine religieuse et par là sociale⁶². Non seulement les catégories de

58. DURKHEIM et MAUSS, 1901-1902, p. 163.

59. *Ibid.*, p. 166.

60. *Ibid.*, p. 227.

61. *Ibid.*, p. 230.

62. DURKHEIM, 1911, p. 12-14.

temps, d'espace, de nombre, de genre et de substance, mais encore l'idée de vérité et l'idée d'âme, « expression symbolique de la personnalité », lui semble relever de la sociologie⁶³. De plus, notre raison elle-même est sociale : c'est par l'universalité socialement relative du concept que nous pouvons communiquer. Notre langue nous transmet ce système de concepts par lequel nous pouvons rendre nos sensations intelligibles à autrui ; le langage exprime « la manière dont la société dans son ensemble se représente les objets de l'expérience »⁶⁴. Durkheim était conscient de renouveler ainsi complètement les théories de la connaissance :

« jusqu'ici, on était placé en face de cette alternative : ou bien expliquer les facultés supérieures et spécifiques de l'homme en les ramenant aux formes inférieures de l'être, la raison aux sens, l'esprit à la matière, ce qui revenait à nier leur spécificité ; ou bien les rattacher à quelque réalité supra-expérimentale que l'on postulait mais dont aucune observation ne pouvait établir l'existence. [...] Mais du moment où l'on a reconnu qu'au-dessus de l'individu il y a la société et que celle-ci n'est pas un être nominal et de raison mais un système de forces agissantes, une nouvelle manière d'expliquer l'homme devient possible »⁶⁵.

III. — L'INFLUENCE DE LA SOCIOLOGIE SUR LA PSYCHOLOGIE

Pas un des grands noms de la psychologie de la première moitié du xx^e siècle n'a ignoré l'ouverture que constituait le travail des sociologues. Après une brève indifférence de départ, un dialogue est né autour de la volonté de fonder une nouvelle discipline, la psychologie collective, qui n'a pourtant pas réussi à s'imposer.

I. — DE L'INDIFFÉRENCE À LA RECONNAISSANCE (1900-1920).

À lire les deux principales revues de psychologie, on pourrait croire que, jusqu'à la Première Guerre mondiale, la sociologie n'a guère intéressé les psychologues. Le *Journal de psychologie normale et pathologique* de Janet

63. *Ibid.*, p. 388-389.

64. *Ibid.*, p. 620.

65. *Ibid.*, p. 637-638.

et Dumas (les deux principaux élèves de Ribot) passe toute la période dans une presque totale indifférence pour les recherches sociologiques. Une simple rubrique bibliographique tournée vers les autres sciences humaines reléguait la sociologie derrière la linguistique et la science des religions, les travaux de l'*Année sociologique* étant rarement signalés. Pour l'*Année psychologique*, la situation de départ est différente. Son directeur Alfred Binet (1857-1911) est à première vue très favorable au développement des recherches psychosociales. Influencé par Bernheim comme Tarde (avec lequel il se lie tardivement et qu'il fait entrer à la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant, créée en 1900), Binet lie hypnose et vie sociale⁶⁶. D'autre part, dans ses recherches sur le développement et l'intelligence des enfants, il reconnaissait pleinement l'importance des facteurs sociaux⁶⁷. Enfin, il accueillit dans sa revue des recherches de criminologie et de « psychologie judiciaire ». En 1909, dans un bilan de la psychologie, il appelait donc logiquement au développement des recherches en psychologie sociale qu'il plaçait parmi les quatre grands domaines de la psychologie⁶⁸. Toutefois, Binet jugeait ces études « encore trop théoriques » et ne citait aucun auteur français (ses références étant les Américains Baldwin, Royce et McDougall). C'est qu'en réalité, Binet ne considérait comme scientifiques que les seules recherches expérimentales et qui visent avant tout à relever les différences psychologiques individuelles, afin d'aboutir par la mesure à une classification des caractères⁶⁹. On est donc très loin de la sociologie qui, quels que soient les auteurs, se donne à cette époque pour objet principal des groupes et non des individus. Ceci explique le peu d'intérêt que Binet lui manifesta.

Lorsque Piéron prit les commandes de la revue à la mort de Binet, la psychologie sociale fut cette fois complètement écartée. Proche du behaviorisme de Watson et de la réflexologie de Pavlov, Piéron ne conçut comme scientifique, tout au long de sa vie, que la seule psychophysiologie, intégrant l'ensemble de la psychologie dans « les sciences biologiques »⁷⁰, niant toute « causalité propre à l'acte conscient »⁷¹. En 1913, son arrivée à la tête de l'*Année psychologique* fut pour lui une occasion supplémentaire de réaffirmer sa position. Pourtant, lorsque Piéron aborda la question des rapports avec la sociologie, s'il refusa d'admettre avec Durkheim que « les

66. BINET, 1900.

67. BINET, 1904.

68. BINET, 1909, p. VIII-XI.

69. BINET, 1896, 1898, 1903 ; AVANZINI, 1969, p. 17-27.

70. PIÉRON, 1908.

71. PIÉRON, 1922, cité par FOULQUIÉ, 1951, p. 112.

principes de formation de la pensée » ont une origine sociale, il concéda cependant que

« la mentalité collective [...] joue un rôle énorme dans ce qui nous paraît être la pensée individuelle. On ne peut concevoir le langage complexe, la science établie, l'art, la religion, etc., sans le milieu social »⁷².

LA PERCÉE INTELLECTUELLE DES SOCIOLOGUES.

De la part d'un des psychologues dont les positions théoriques étaient parmi les plus réductrices de leur époque, cet article qui reconnaît que le dialogue avec la sociologie peut constituer « un ferment actif du progrès de la psychologie » est significatif de la percée intellectuelle que les sociologues durkheimiens sont en train de réussir. En effet, en deçà de l'indifférence officielle, des signes d'une évolution de la psychologie universitaire se lisent par petites touches depuis le début du siècle. En 1900 tout d'abord, au IV^e Congrès international de psychologie, on constate que plusieurs contributions relevaient de psychologie collective même si aucun des grands représentants de celle-ci n'y était convié⁷³. En 1905, ensuite, dans un nouveau livre, Ribot annonçait qu'il allait traiter « une question de psychologie, individuelle en apparence mais tout autant collective, puisque les groupes humains se forment et se maintiennent par la communauté de croyances, d'opinions, de préjugés, et que c'est la logique des sentiments qui sert à les créer et à les défendre »⁷⁴. Durkheim ne manquait pas l'occasion de s'en féliciter :

« Il [Ribot] a ainsi démontré, avec l'autorité qui s'attache à tout ce qu'il fait, que les formes complexes de la vie psychique des individus sont inexplicables en dehors de leurs conditions sociales, c'est-à-dire que la psychologie, quand elle est parvenue à un certain degré de son développement, devient inséparable de la sociologie »⁷⁵.

La suite sera plus éloquente encore. Il semble en effet que les deux grands livres de Lévy-Bruhl et de Durkheim en 1910 et 1911 ne sont pas, loin s'en faut, passés inaperçus. La preuve en est la réaction de Charles Blondel qui demande à ses confrères d'opérer avec lui une véritable révolution intellectuelle :

« Si la sociologie a raison, notre psychologie s'égarerait le plus souvent en un domaine qui n'est pas le sien. Partie à la découverte des mécanismes et des lois

72. PIÉRON, 1913, p. 13.

73. JANET, 1901.

74. RIBOT, 1905, p. X.

75. DURKHEIM, 1906, p. 158.

de la pensée individuelle, elle aboutirait à des affirmations qui ne seraient en réalité valables que pour l'homme en société et même plus précisément que pour les membres d'une société donnée. [...] Si la pensée discursive n'est pas œuvre individuelle, si notre vie affective et notre conduite ne sont pas directement révélatrices de notre originalité propre, si rien de ce qui brille au soleil de notre conscience n'est spécifiquement nôtre, que devient l'effort des Locke, des Hume, des Stuart Mill et des Taine ? [...] nous n'avons eu d'yeux que pour la machine et, la voyant produire ce que nous appelons nos pensées, nous avons imaginé qu'elle était nôtre et même qu'elle était en nous, alors que, en réalité, elle est seulement installée en nous par la société pour exploiter les matières premières extraites de nos consciences individuelles »⁷⁶.

En 1910, la réaction de Blondel est encore isolée dans son enthousiasme et son caractère public, mais nombre de psychologues partagent en réalité déjà la même impression. Après la guerre, la reconnaissance va se faire au grand jour. Pour en mesurer l'importance, il n'est pas de meilleur indice que la lecture des deux gros volumes du *Traité de psychologie* que dirigea Georges Dumas et qui constitua la première somme de la psychologie universitaire française⁷⁷. Publié définitivement en 1923, cet ouvrage fut en fait lancé dès avant-guerre et Ribot, deux ans avant sa mort, lui avait donné une préface qui, certes, réaffirmait l'enracinement de la psychologie dans la physiologie mais en reconnaissait aussi la limite : « les auteurs de ce traité n'ont pas commis l'erreur de certains psychologues qui, à mon avis, vont trop loin » en niant « le caractère original du fait social »⁷⁸. Ribot consacrait à nouveau la sociologie durkheimienne dont l'influence se lit aisément dans les contributions de Dumas, de Lalande, de Wallon, de Delacroix et plus encore de Blondel.

UN INDICE MAJEUR : LE *TRAITÉ DE PSYCHOLOGIE* DE DUMAS EN 1923.

Dans son introduction générale à la psychologie, le philosophe André Lalande notait que

« deux grandes influences, dans ces dernières années, ont agi en sens inverse de la psychologie indépendante : 1) celles des doctrines qui relèvent l'import-

76. BLONDEL, 1910, p. 540-541.

77. Notre recherche était achevée lorsqu'a paru l'article de VERMÈS, SELLIER et OHAYON, 1993, sur la psychologie sociale en France dans l'entre-deux-guerres. Les auteurs ont bien vu certains points que nous développons ici (par ex., l'influence du durkheimisme sur les auteurs du *Traité de psychologie*). Le texte est toutefois trop bref pour constituer une véritable démonstration.

78. RIBOT, 1914, p. XII.

tance du sentiment et de l'intuition, et, plus que tout autre, celle du bergsonisme [...]; 2) celle de la sociologie, spécialement celle des travaux et de l'enseignement de Durkheim : faisant dépendre de la vie sociale, réalité *sui generis*, les fonctions psychiques les plus importantes et les plus élevées »⁷⁹.

Lalande posait désormais pour acquis

« [qu']il y a incontestablement des phénomènes psychologiques collectifs qui appartiennent au groupe social en tant qu'il forme un tout, et non pas seulement en tant que ces phénomènes se rencontrent chez la plupart ou même chez la presque totalité des individus qui le composent [...]. On sent quel large domaine des investigations de ce genre ouvrent à la *psychologie sociologique* »⁸⁰.

Georges Dumas donna également à la sociologie une place de choix. Il montra notamment que les émotions ne sauraient se comprendre en dehors de « l'état de la civilisation dans lequel nous vivons, de notre position sociale et de notre éducation »⁸¹. Henri Wallon, à qui avait échoué le délicat problème de la conscience, concluait sans détour que la psychologie restait totalement muette sur le contenu de la conscience. En effet,

« dans la perception la plus brute sont impliqués déjà des interprétations, des idées, des systèmes de croyances et de représentations par lesquels l'homme participe à l'existence de son *groupe social*. [...] Or c'est au moyen de telles représentations que la conscience parvient à formuler ce qu'elle peut atteindre de ses processus les plus intimes et les plus personnels »⁸².

Il laissait donc « à d'autres » (nous savons qui) « la connaissance des fonctions qui se développent selon des lois dépassant l'individu »⁸³. De son côté, Henri Delacroix semblait certes un peu agacé par les « exagérations » de Durkheim et refusait de dire qu'en définitive « la société crée l'intelligence ». Mais il n'en concédait pas moins trois apports majeurs :

« 1) la vie commune, la réunion en société, l'état collectif exaltent les puissances individuelles. [...]; 2) la société agit en puissance conservatrice, comme tradition [...]. En ce sens, il est juste de parler de représentations qui préexistent à l'individu, s'imposent à lui et lui survivent. [...]; 3) la structure sociale se reflète jusqu'à un certain point dans la pensée des individus. [...] le langage reflète l'histoire de la société; les sens successifs d'un mot nous ren-

79. LALANDE, 1923, p. 5.

80. *Ibid.*, p. 38-39, je souligne.

81. DUMAS, 1923b, p. 639.

82. WALLON, 1923, p. 227.

83. *Ibid.*, p. 228.

seignent souvent sur les conditions dans lesquelles ce mot a été créé et sur les variations de l'organisation sociale et de l'organisation domestique. Il y a du reste des conditions sociologiques de la raison [...] »⁸⁴.

Enfin, la contribution la plus durkheimienne fut celle de Blondel pour qui tout est socialisé chez l'homme. Depuis que l'enfant a appris le langage, la société a pénétré en lui :

« savoir parler, c'est sans doute être en état de communiquer sa pensée à autrui, mais c'est plus encore être en état de la rendre communicable, c'est-à-dire de transposer immédiatement en termes d'expérience collective les données de notre expérience sensible. Ainsi, presque dès l'origine, nos tendances et nos instincts, pris dans un tout de représentations collectives, cessent irrévocablement d'être vécus, d'être sentis, de se réaliser dans leur pureté organique. En vérité, nous sommes presque en droit de nous demander s'il est encore dans l'activité humaine des actions proprement et purement individuelles »⁸⁵.

Et Blondel de conclure que « l'activité psycho-organique ne devient activité volontaire qu'à la condition de se sublimer pour ainsi dire sous l'action de représentations collectives »⁸⁶. Ainsi ce qui exprime le plus profondément ce vouloir-vivre dont parle Schopenhauer, cette énergie spirituelle qu'invoque Bergson, ce « fiat » cher à William James, cette conscience de l'engagement volontaire, c'est en définitive la sociologie qui donne les moyens de le comprendre :

« l'activité volontaire ne tient pas ses caractères les plus essentiels des moyens physiologiques par lesquels elle s'exerce, ni d'une activité proprement psychologique qui se constituerait à elle-même son expérience, mais bien du système de concepts et d'impératifs que la collectivité nous impose et qui, introduisant dans le flux mouvant et fuyant de nos états de conscience leur rigidité et leur universalité, assurent à notre expérience et à notre personnalité l'unité, la continuité et la cohérence »⁸⁷.

Pour finir, écoutons à nouveau Henri Delacroix, professeur de psychologie à la Sorbonne et bientôt doyen de la faculté des lettres de Paris, « l'autorité principale » de l'époque en psychologie selon Parodi⁸⁸ :

« il n'y a rien à objecter à la science sociologique. Sa valeur est indiscutable. Les services qu'elle a rendus à la psychologie sont immenses. Elle y a introduit

84. DELACROIX, 1923, p. 144-145.

85. BLONDEL, 1923a, p. 342.

86. *Ibid.*, p. 344.

87. *Ibid.*, p. 422-423; cf. aussi BLONDEL, 1923b, et DAVY, 1923.

88. PARODI, 1925, p. 362.

des faits nouveaux et des méthodes nouvelles [...]. Elle a étendu et approfondi singulièrement la « nature humaine », elle a empêché la psychologie de verser dans la pure métaphysique ou dans la pure physiologie [...]. Et elle a ajouté à la psychologie une dimension nouvelle. Le psychologue doit dorénavant penser les faits psychologiques selon la dimension sociale »⁸⁹.

Ce n'est pas un succès, c'est un triomphe. Mais l'ampleur même et la rapidité de ce renversement ne doivent-elles pas nous questionner ? Pour quelles raisons cette « sorte de rapprochement et comme d'alliance entre la psychologie et la sociologie » avait pu apparaître à un observateur bien informé comme l'un des deux faits majeurs du milieu scientifique et philosophique de l'après-guerre⁹⁰ ? L'explication de Parodi est intéressante :

« la sociologie se présente comme une science proprement dite, de tendance toute positive et de méthode strictement objective : en recourant à des explications sociologiques là où ne peut plus suffire l'explication biologique, on a donc l'impression de rester encore fidèle à l'esprit de la science et de se bien garder contre tout soupçon de métaphysique. [...] c'est ainsi que la sociologie en vient à apparaître [...] comme un *Deus ex machina* et qu'elle est acceptée comme capable seule de résoudre les difficultés où échouent toutes les autres théories »⁹¹.

En effet, comme nous l'avons vu, au tout début de ce travail, la psychologie scientifique est née en France en réaction contre le spiritualisme et sa théorie des facultés de l'âme et s'était ainsi peu à peu enfermée dans un réductionnisme biologique exclusif. On mesure, aux déclarations des auteurs du *Traité de psychologie* et en particulier au rapprochement que faisait Lalande entre Durkheim et Bergson, l'épaisseur du vide intellectuel qu'avait créé cette psychophysiologie de la fin du XIX^e siècle. C'est dans cette faille que la notion de représentation collective et la théorie durkheimienne de la religion ont trouvé toute leur pertinence. Parodi suggère avec raison qu'elles permettaient aux psychologues de dépasser le clivage matérialisme/spiritualisme en trouvant une manière scientifique de traiter des faits relevant du domaine de la conscience et de la spiritualité.

Toujours est-il que, *en théorie*, la psychologie collective était née. Même un adversaire constant du durkheimisme s'écriait : « nul doute que nous assistons à l'élaboration d'une doctrine dont la constitution sera l'un des faits marquants de l'histoire de la psychologie dans la première moitié du XX^e siècle »⁹².

89. DELACROIX, 1924, p. 75.

90. PARODI, 1925, p. 359. L'autre événement est la diffusion de la théorie de la relativité d'Einstein !

91. *Ibid.*, p. 365.

92. LACOMBE, 1926, p. 352.

2. — VERS UNE PSYCHOLOGIE COLLECTIVE (1920-1940).

De fait, un réel débat scientifique s'est développé dans l'entre-deux-guerres autour de la psychologie collective. Les acteurs principaux furent Blondel et Dumas chez les psychologues ; Halbwachs, Lévy-Bruhl et Mauss chez les sociologues. Les seconds rôles mirent en scène d'autres durkheimiens (Granet, Davy) et quelques philosophes (Lalande, Essertier). Les auteurs du dialogue entre psychologie et sociologie dans l'entre-deux-guerres sont donc relativement peu nombreux (une dizaine) mais comptent parmi les plus importants savants de leur époque. Quant aux institutions qui l'ont porté, la principale fut la *Société de psychologie de Paris*, en liaison avec le *Journal de psychologie* qui devint son « organe officiel » à partir de 1920⁹³. Ses animateurs sont principalement Dumas et Meyerson.

Normalien, agrégé de philosophie, docteur en médecine et en lettres, chargé de cours de psychologie expérimentale puis professeur de psychopathologie à la Sorbonne, Georges Dumas (1866-1946) joue un rôle central dans le dispositif parisien. Directeur du *Traité de psychologie* (2 volumes, 1923-1924) puis du *Nouveau traité de psychologie* (10 volumes, 1930-1948), ce disciple direct de Ribot fut sans doute, dans l'entre-deux-guerres, avec Piéron, le psychologue le plus influent en France et le plus invité à l'étranger. Quant à Ignace Meyerson (1888-1983), il fut au départ un pont entre Dumas et Piéron puisqu'il était à la fois le secrétaire de la rédaction de l'*Année psychologique* et le secrétaire général permanent de la *Société de psychologie*. Enfin c'est lui qui, à la mort de Dumas, prendra, avec Paul Guillaume, la direction du *Journal de psychologie*.

La Société de psychologie et le *Journal* furent donc les principaux lieux du dialogue officiel de la psychologie avec la sociologie. Mauss fut élu président de ladite société en 1924, Halbwachs pendant la Seconde Guerre mondiale. De leur côté, Blondel et Dumas furent membres de l'Institut de sociologie créé en 1924 par les durkheimiens⁹⁴.

93. Le *Journal* publiait chaque mois, d'une part, la plupart des communications faites à la Société (et parfois les discussions qui les suivaient), d'autre part, les principales informations sur la vie de la Société (Renouvellement annuel du bureau directeur, élections de nouveaux membres, activités communes avec d'autres institutions, etc.).

94. Cf. HEILBRON, 1983.

LA CONTRIBUTION DES SOCIOLOGUES.

Trois sociologues ont joué un rôle essentiel dans la tentative de constituer un territoire commun aux deux disciplines : Mauss, Halbwachs et Lévy-Bruhl.

Quelques années après une guerre où sont tombés de nombreux jeunes sociologues, Mauss (1872-1950) reprend en 1924 la publication de l'*Année sociologique* et apparaît comme le continuateur direct de son oncle Durkheim⁹⁵. Or, pour lui, toutes les frontières disciplinaires jalousement construites et défendues à la fin du XIX^e siècle doivent à présent être dépassées pour permettre la compréhension de « l'homme total », « l'homme physio-psycho-sociologique ». À ce titre, il insiste systématiquement sur l'importance de l'alliance entre la sociologie et la psychologie. En janvier 1924, il lançait à ses amis de la Société de psychologie :

« aucun des progrès que vous réalisez dans l'analyse des éléments de la conscience, ou dans l'analyse du groupement de ces éléments ne nous est indifférent. C'est pourquoi Durkheim, élève de Wundt et de Ribot, Espinas, l'ami de Ribot, et nous autres, qui avons suivi ces maîtres, nous n'avons jamais cessé d'être prêts à accepter les progrès de la psychologie. Car elle seule, à côté de nos propres élaborations, nous fournit les concepts nécessaires, les mots utiles qui dénotent les faits les plus nombreux et connotent les idées les plus claires et les plus essentielles »⁹⁶.

Ces propos, considérés comme fondateurs par Roger Bastide⁹⁷, ouvraient des discussions concrètes sur la nature de la psychose et des délires ou hallucinations, sur le concept d'instinct, sur la notion de symbole et « l'activité essentiellement symbolique de l'esprit »⁹⁸. Mauss esquissait donc ici un programme de psychologie collective et, comme on dit aujourd'hui, d'ethno-psychiatrie. Il souhaitait même qu'on reprenne les études des caractères psychiques collectifs, cette psychologie des peuples ou « éthologie collective » qu'avait autrefois initiée Taine⁹⁹. Jusqu'à la guerre, il continuera à apporter des contributions à ces nouveaux champs d'études et à fréquenter la Société de psychologie¹⁰⁰. Parfois, il devra natu-

95. Cf. HENBRON, 1985.

96. MAUSS, 1924, p. 292.

97. BASTIDE, 1958, p. 71.

98. MAUSS, 1924, p. 294-295.

99. MAUSS, 1927, p. 228-232.

100. Cf. MAUSS, 1926 et 1938.

rellement réaffirmer les différences et dire son désaccord. Ainsi, par exemple, de même que Malinowski (1927) voulut apprendre à Freud (1923) que son complexe d'Œdipe n'était pas aussi universel qu'il le croyait, Mauss, dès 1931, expliquera à Piaget que ses stades de développement de l'enfance sont ceux de l'enfant européen, celui qu'il observe, et non ceux de l'enfance en général¹⁰¹. Comme Durkheim l'avait dit dès 1893, toutes les soi-disant facultés et catégories universelles de l'esprit doivent en réalité être relativisées en fonction de chaque culture et de chaque milieu social.

Maurice Halbwachs (1877-1945) est un sociologue dont le nom est un peu oublié aujourd'hui. Ce normalien, agrégé de philosophie, docteur en droit et en lettres, élève de Bergson et de Durkheim, fut pourtant l'un des plus productifs et des plus inventifs sociologues de sa génération. Dans son œuvre composite, on peut distinguer deux grands axes : d'une part, la sociologie de la ville et des classes sociales, d'autre part, la psychologie collective¹⁰². On peut dire qu'à partir de 1920 c'est cette dernière qui est devenue sa principale préoccupation. La mémoire collective en constitue bien entendu le cœur, c'est sa grande découverte. Dès 1925, s'adressant aux psychologues, il en expose les principes :

« on est assez étonné lorsqu'on lit les traités de psychologie où il est traité de la mémoire, que l'homme y soit considéré comme un être isolé. [...] Cependant c'est dans la société que, normalement, l'homme acquiert ses souvenirs, qu'il se les rappelle, qu'il les reconnaît et les localise. [...] le rappel des souvenirs n'a rien de mystérieux. Il n'y a pas à chercher où ils sont, où ils se conservent, dans mon cerveau, ou dans quelque réduit de mon esprit où j'aurais seul accès, puisqu'ils me sont rappelés du dehors, et que les groupes dont je fais partie m'offrent à chaque instant les moyens de les reconstruire, à condition que je me tourne vers eux et que j'adopte au moins temporairement leurs façons de penser. [...] C'est en ce sens qu'il existerait une mémoire collective et des cadres sociaux de la mémoire, et c'est dans la mesure où notre pensée individuelle se replace dans ces cadres et participe à cette mémoire qu'elle serait capable de se souvenir »¹⁰³.

Mais Halbwachs s'est aussi intéressé aux rêves, aux représentations de l'âme et du double, aux croyances religieuses, aux mythes et aux légendes de toutes sortes. Sur tous ces faits, dans tous ces domaines de réflexion, il est venu rappeler « la façon dont l'esprit collectif, enveloppant les hommes associés, des groupes et leurs organisations complexes, donne à la conscience humaine accès à tout ce qui a été accompli en matière de pen-

101. MAUSS, 1933.

102. Cf. FRIEDMAN, 1964.

103. HALBWACHS, 1925, p. XVI; 1941 et 1950.

sées, de sentiments, d'attitudes et de dispositions mentales dans les divers groupes sociaux où il s'incarne »¹⁰⁴.

Le troisième personnage central dans ce dialogue est Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939). Publié dans la collection des travaux de l'*Année sociologique* se réclamant de la théorie durkheimienne des représentations collectives, son premier grand livre l'avait fait passer pour un membre de l'École sociologique française. Il conservera toujours cette image malgré les critiques que Durkheim lui-même avait portées à l'encontre de certaines de ses conclusions¹⁰⁵. Directeur de la *Revue philosophique* après la mort de Ribot, co-directeur de l'Institut d'ethnologie, président de l'Académie des sciences morales et politiques en 1928, membre de la Société de linguistique et de la Société de psychologie, au cœur des réseaux dreyfusards qui ont joué un rôle si important pour cette génération, Lévy-Bruhl est une figure marquante de l'entre-deux-guerres. Son ouvrage de 1922 lui assure une place de choix dans les débats autour de la psychologie collective, tant par les éloges dont il est couvert que par les débats sur les mentalités et sur les stades de développement intellectuel qu'il va susciter chez les sociologues et les psychologues (Lévy-Bruhl, 1922; Meyerson, 1922). Ces théories, largement diffusées par Blondel (1926), Davy (1930) et Essertier (1927), intégrées par Bergson (1932, p. 105-108), malgré quelques critiques¹⁰⁶, vont fortement influencer certains psychologues¹⁰⁷. On voit bien que nos sociologues, loin de négliger la psychologie, n'ont donc pas cessé de vouloir dialoguer avec elle. Dans le cas de Halbwachs, nous assistons même à une tentative de fonder une véritable psychologie collective¹⁰⁸. Mais les psychologues ont-ils manifesté la même volonté ?

LA CONTRIBUTION DES PSYCHOLOGUES.

Dessinées au lendemain de la Première Guerre mondiale, les lignes de partage intellectuel de la psychologie n'ont guère changé jusqu'à la

104. HALBWACHS, 1939, p. 163.

105. DURKHEIM, 1913, p. 35, estime que Lévy-Bruhl part des mêmes principes que lui mais qu'il va trop loin dans sa distinction du prélogique et du logique : « Nous estimons au contraire que ces deux formes de la mentalité humaine, si différentes qu'elles soient, loin de dériver de sources différentes, sont nées l'une de l'autre et sont deux moments d'une même évolution. »

106. Cf. MERLLIÉ, 1989, p. 427-428.

107. Toutefois, l'article apologétique du secrétaire de la *Revue philosophique*, Paul MASON-OURSSEL, 1939, p. 258-260, nous paraît exagérer quelque peu cette influence en faisant de Piaget et de Granet des disciples de Lévy-Bruhl. Le seul véritable disciple fut Blondel.

108. Nous soupçonnons que Halbwachs soit à l'origine de la création de l'éphémère Société de psychologie collective dont nous avons découvert l'existence sans toutefois avoir encore retrouvé un seul document la concernant.

Seconde. À Paris, on retrouve clairement deux principaux milieux. Dans le premier, animé par Piéron au travers de l'*Année psychologique*, l'idée de psychologie collective n'a pas d'audience. Piéron a beau jouer l'éclectisme avec une rubrique bibliographique consacrée à la « Psychologie ethnologique et sociale », il ne publiera jamais un seul article dans ce domaine¹⁰⁹. Au plan théorique, la seule psychologie sociale qui l'intéressât un moment fut celle de McDougall car elle reposait sur la notion biologique d'instinct¹¹⁰.

Du côté du *Journal* et de la Société de psychologie, les choses sont évidemment très différentes. Dans leur éditorial de rentrée, en 1920, Dumas et Janet annoncent que leur revue « continuera d'être l'intermédiaire des philosophes, des psychologues, des juristes, des éducateurs, des sociologues »¹¹¹. Dès cette première année, un numéro double est tout entier consacré à la psycho-sociologie, on y retrouve certaines des contributions du *Traité de psychologie* en préparation. Dans les années qui suivent et jusqu'à la guerre, on lira dans le *Journal de psychologie* des contributions de sociologues (Mauss, Halbwachs, Granet, Davy) ou d'auteurs proches de cette conception (les sociolinguistes Meillet et Vendryes, l'ethnographe Van Gennep, les historiens théoriciens de l'art Luquet et Lalo), ainsi que des comptes rendus souvent très élogieux (particulièrement ceux des contributions de Mauss et Lévy-Bruhl). Doublé par les séances de la Société de psychologie dont le *Journal* rendait systématiquement compte, le dialogue entre les sociologues et les psychologues s'est donc ici instauré. Pour autant, peut-on dire de ces psychologues qu'ils tentèrent vraiment de fonder une psychologie collective comme il y avait une psychophysiologie et une psychopathologie ? Un homme seulement y a employé l'essentiel de ses forces.

Charles Blondel (1876-1939) fut, comme Halbwachs du côté des sociologues, le principal artisan et promoteur d'une psychologie collective à part entière. Ce normalien, agrégé de philosophie, docteur en médecine fut, nous l'avons déjà vu, très tôt marqué par les idées des sociologues durkheimiens. Dès sa thèse de psychiatrie, en 1913, il en tirait deux idées fondamentales : d'une part, qu'une conscience normale n'était au fond qu'une conscience correctement socialisée, d'autre part, qu'il y avait en quelque sorte une « mentalité morbide » comme il y a une « mentalité prélogique » selon Lévy-Bruhl, que le malade mental n'était décrit comme illogique et

109. Piéron animera seul cette rubrique bibliographique jusqu'en 1923, ensuite le relais sera assuré par des collaborateurs plus proches de ce domaine d'investigation : notamment Meyerson et Georges-Henri Luquet (spécialiste de l'art primitif qui fera toujours l'éloge des travaux de Mauss). Ces deux hommes seront aussi des membres actifs de la Société de psychologie.

110. Cf. PIÉRON, 1920-1921 et 1922.

111. DUMAS et JANET, 1920, p. 2.

irrationnel que parce qu'on n'avait pas compris qu'il vit sa propre logique exprimée dans son propre langage¹¹². Les notions de représentation et de mentalité collectives lui ont fait prendre conscience du caractère réducteur de la psychologie traditionnelle. Il ne cessera de le répéter :

« la psychologie est tout entière à refaire. [...] elle nous présente encore trop souvent la vie mentale comme un assemblage de facultés décapitées. Derrière les découpages réalisés au sein de la conscience pour les nécessités de la vie, la psychologie n'a que trop rarement encore retrouvé les ensembles réels dont l'étude seule donnerait scientifiquement les fruits »¹¹³.

Or ces ensembles, ces cadres, ces schémas — on dira bientôt ces formes (*Gestalten*) — c'est dans la vie collective qu'il faut les chercher. Guillaume et Meyerson résument bien la pensée de Blondel :

« L'*homo psychologicus* est une abstraction ; toutes nos façons d'être émus, de penser, de nous souvenir et même de percevoir s'éduquent dans un certain milieu dont nous subissons la pression et la suggestion. L'individu ne peut être complètement compris que par la psychologie collective »¹¹⁴.

Et Blondel s'efforcera, sans succès, de fonder cette nouvelle science en diffusant les idées de Lévy-Bruhl¹¹⁵, en entretenant un dialogue polémique constant avec son grand rival Halbwachs¹¹⁶, enfin et surtout en publiant le premier manuel de ce nom¹¹⁷.

La psychologie collective ou psychosociologie a conquis ses lettres de noblesse en France dans l'entre-deux-guerres. Elle était reconnue légitime dans les classifications et plans d'organisation intellectuelle de la psychologie comme de la sociologie. Elle a eu ses débats, ses contributions, son manuel et de prestigieux promoteurs. Dès 1927, Essertier recensait 622 travaux se rapportant à ce domaine¹¹⁸. Elle n'a pourtant pas réussi à s'institutionnaliser. Les deux savants qui auraient pu en faire réellement leur suc-

112. BLONDEL, 1914.

113. BLONDEL, 1925, p. 358-359.

114. GUILLAUME et MEYERSON, 1938, p. 322.

115. BLONDEL, 1926a.

116. Ces débats soulèvent des problèmes de fond très importants et méritent une analyse approfondie que nous ne pouvons mener ici. Pour situer les choses, rappelons seulement que, nommés tous les deux professeurs à la nouvelle et très dynamique faculté des lettres de Strasbourg en 1919, Blondel et Halbwachs se répondront de livre en livre et de compte rendu en compte rendu sur un ton de plus en plus distant. À propos des troubles du langage ou du suicide, Blondel finira même par ressortir la classique accusation d'« impérialisme sociologique » devant les propositions d'Halbwachs. Cf. HALBWACHS, 1925, 1930, 1933 et BLONDEL, 1926b, 1933.

117. BLONDEL, 1924.

118. ESSERTIER, 1927b.

cession n'ont pas pu avoir d'héritiers. Blondel, à Strasbourg puis à la Sorbonne derrière Dumas, a toujours occupé des chaires correspondant à sa spécialité première : la psychopathologie. Quant à Halbwachs, on a aujourd'hui souvent oublié que lorsqu'il fut élu au Collège de France en 1941, ce fut, à sa demande, dans une chaire nouvelle intitulée « Psychologie collective ». Mais il devait disparaître presque aussitôt et n'avoir lui aussi de postérité que pour la première partie de son œuvre : la sociologie urbaine et la sociologie des classes sociales. En 1945, la première psychologie collective française est morte avec ceux qui l'avaient inventée. Mais l'influence de la sociologie n'en est pas moins diffuse dans l'œuvre des plus importants psychologues de l'époque.

IV. — UNE GÉNÉRATION DE PSYCHOLOGUES DÉCOUVRE L'INFLUENCE DU SOCIAL

Le fait est qu'en comparant l'évolution intellectuelle globale des grands psychologues des années 1890-1940, on constate que la plupart ont évolué vers une psychologie intégrant la dimension sociale de l'humain : Janet, Paulhan, Wallon, Meyerson¹¹⁹. Jugeant l'ensemble de son œuvre, Meyerson écrit de Pierre Janet (1859-1947) :

« parti d'une conception à la fois behavioriste avant la lettre et un peu empiriste, Janet a été conduit, par l'observation des faits, à élargir sa base primitive. Nous avons vu les notions qui s'y sont ajoutées : la notion d'effort spirituel, proche des conceptions de Maine de Biran et de Bergson ; celles d'actions et d'interactions collectives : si dans le détail Janet n'a pas toujours été d'accord avec les sociologues, il n'a pas cessé de suivre leurs travaux ; celle de développement de l'esprit, de stade et de différence entre ces stades : les études de J. M. Baldwin et de Lévy-Bruhl »¹²⁰.

Et, en effet, Janet attribuait aux réactions sociales qui passent par les symboles et les signes un rôle essentiel dans les débuts de l'intelligence des enfants¹²¹. De manière générale, il était bien conscient que « les conduites intellectuelles que nous avons à étudier se sont développées chez des hommes et même chez des animaux vivant en société et les animaux qui

119. Pour des raisons de place, nous ne traiterons pas de Piaget dont les travaux, difficiles à résumer en quelques lignes, d'une part réalisent aussi des rencontres intéressantes entre le biologique et le social, d'autre part doivent certaines inspirations à Durkheim et Lévy-Bruhl. Nous renvoyons donc le lecteur intéressé au chapitre de notre thèse en cours qui lui est consacré sous ce double aspect.

120. MEYERSON, 1947, p. 17.

121. JANET, 1936, p. 73-98, et 1937.

montrent le moins d'intelligence sont ceux qui vivent isolément »¹²². C'est pourquoi, dès 1925, il entérinait le fait qu'après la psychopathologie et la psychologie de l'enfant, « une troisième psychologie s'était développée un peu plus tard sous le nom de sociologie »¹²³. Enfin, il montrait la convergence de ces trois psychologies puisque « les études de cette psychologie sociologique arrivent elles aussi à déclarer que la pensée des hommes n'est pas toujours et partout la même, que dans son évolution elle a traversé une série d'étapes; [...] qu'en un mot, il y a des stades du développement psychologique »¹²⁴.

Normalien, agrégé de philosophie et docteur en médecine, Henri Wallon (1879-1962) débuta ses recherches par la psychopathologie. En 1913, son ami Piéron l'intégrait à son équipe de l'*Année psychologique*. Mais à partir des années 20, Wallon allait se tourner vers l'étude de l'enfance, terrain qu'il ne quittera plus et qui le portera au Collège de France en 1937. Or cette orientation intellectuelle s'accompagne chez Wallon de la reconnaissance pleine et entière de la dimension sociale de l'humain. En effet, le fait psychologique primitif est l'émotion que Wallon définit : « ce qui soude l'individu à la vie sociale par ce qui peut y avoir de plus fondamental dans sa vie biologique »¹²⁵. Toutes les structures biologiques dont on ne saurait négliger l'étude ont pour but de préparer la socialisation. Selon la formule de son élève René Zazzo : « le social a capté le physiologique pour en faire du psychologique »¹²⁶. L'émotion ouvre la voie à la représentation et au concept que façonne le langage, c'est-à-dire la société :

« la parole est l'appel au concours des autres. À tous les niveaux elle est réalité sociale. [...] elle ne fait pas qu'en appeler à l'activité d'autrui; elle vivifie celle de chacun par l'expérience et le savoir collectifs. [...] Par le mot et par le concept s'opère la copénétration réciproque de l'expérience individuelle et de l'expérience collective. Il n'y a pas de concept, si abstrait soit-il, qui n'implique quelque image sensorielle, et il n'y a pas d'image, si concrète qu'elle soit, qu'un mot ne sous-tende et qui ne fasse entrer les limites de l'objet dans celles du mot : c'est en ce sens que nos expériences les plus individuelles sont déjà moulées par la société »¹²⁷.

« Sans activité collective pas de connaissance, pas de langage, pas de symbolisme possible »¹²⁸. Ainsi, chez Wallon, le développement de

122. JANET, 1935, p. 58.

123. JANET, 1925, vol. 1, p. 202.

124. *Ibid.*, p. 203.

125. WALLON, 1953, p. 64; sur l'imbrication du biologique et du social, voir aussi WALLON, 1941, p. 34-47.

126. ZAZZO, 1975, p. 38.

127. WALLON, 1942, p. 248-249.

128. WALLON, 1934, p. 91.

l'enfant, basé certes sur des structures physiologiques, est socialement relatif. C'est pourquoi, comme Mauss, il ne pouvait entièrement accepter les théories de Freud et surtout de son grand rival Piaget chez qui les stades de développement sont biologiquement programmés et par là même immuables¹²⁹. Parce que l'enfant est « un être primitivement et totalement orienté vers la société », son évolution est relative au milieu social dans lequel elle se construit ; sans verser pour autant dans le sociologisme de Durkheim, c'est donc principalement sur la sociologie que la psychologie de l'enfant doit s'appuyer¹³⁰.

Parti lui aussi d'une formation de médecin renforcée par la fréquentation de Piéron qui lui fait faire de la psychophysiologie, ayant passé près d'une dizaine d'années à étudier les grands singes avec Paul Guillaume, Ignace Meyerson (1888-1983) va pourtant peu à peu évoluer vers la psychologie collective. Ami de Paul Rivet, Maurice Leenhardt, Georges-Henri Luquet et Charles Lalo, connaissant bien Mauss, Meillet, Granet et Gernet, Meyerson a fréquenté pendant tout l'entre-deux-guerres les milieux de sociologues ethnologues et en particulier les durkheimiens. Le déclic semble avoir eu lieu à la fin des années 30. En 1941, ayant fui Paris, il crée la Société toulousaine de psychologie comparée et organise des discussions auxquelles participent Marcel Mauss, Lucien Febvre, Marc Bloch, Georges Friedman¹³¹. De retour à Paris, il reprend la publication du *Journal de psychologie* avec Guillaume et réaffirme à cette occasion que la psychologie se définit dans son double rapport d'une part à la physiologie, d'autre part aux sciences sociales¹³². Et surtout, il se consacre au fameux ouvrage de psychologie historique qui paraîtra en 1948 et qui est aussi pour son auteur une manière de montrer « comment s'établit le rapprochement de la psychologie et de la sociologie : utilisation réciproque des faits et des conclusions aujourd'hui ; convergence progressive demain »¹³³.

Paroles pleines d'espoir ! Et pourtant il faut y voir les derniers soubre-

129. WALLON, 1942, p. 25-49.

130. Cf. WALLON 1947 et 1951.

131. L'une des journées organisées par cette société fut publiée en 1948 dans le *Journal de psychologie*. MEYERSON, 1948b, p. 7, y rappelle au passage les principes intellectuels qui l'animaient : « La Société d'études psychologiques de Toulouse s'est fondée en mai 1941. Elle s'est assignée un but comparatiste : essayer de saisir le mieux possible la plénitude des conduites, spécialement des actes, des tâches et des œuvres complexes de l'homme, et par là comprendre l'homme total. Si chez l'animal un comportement partiel ne se comprend bien que par l'ensemble biologique vie et milieu, une conduite humaine, une œuvre humaine, qui joue à l'intérieur d'une marge biologique fort large pour elle, ne se comprend que par sa signification et par sa place dans l'ensemble des conduites. Elle doit être vue chaque fois avec les séries auxquelles elle appartient et les groupes humains dont elle traduit les besoins, les habitudes et les innovations, les normes. »

132. GUILLAUME et MEYERSON, 1946.

133. MEYERSON, 1948a, p. 114.

sauts d'une dynamique intellectuelle française déjà sexagénaire et qui ne durera plus que par ce personnage résistant mais un peu marginalisé que fut Meyerson, soutenu par son élève Jean-Pierre Vernant. En réalité, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la psychologie collective française est morte en tant que dynamique de recherche. Ses progrès les plus intéressants se feront désormais ailleurs, notamment dans une discipline en plein essor que ces débats ont profondément marqué : l'histoire¹³⁴.

*
**

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, tous ceux qui avaient enrichi ce territoire commun de la psychologie et de la sociologie ont disparu ou se sont retirés de la scène intellectuelle. Formée à la fin du siècle précédent sur les bancs de l'École normale et de la Sorbonne, enthousiasmée par l'affaire Dreyfus et attirée par le socialisme jaussien puis par le marxisme, portée par la volonté de fonder de nouvelles sciences, c'est véritablement une génération intellectuelle qui disparaît. La facilité avec laquelle l'oubli que nous constatons au départ de cette recherche a recouvert leurs œuvres s'explique en partie par ce décalage intellectuel et politique propre à la succession des générations¹³⁵. Toutefois, si c'est bien sur le modèle expérimental américain que, à partir de la fin des années 50, la psychologie sociale a dû reconquérir ses lettres de noblesse en France, si ce fait objectif justifie que les publications postérieures accordent la prépondérance à ces travaux, cela ne suffit pas à expliquer l'amnésie complète, la disparition pure et simple de plus d'un demi-siècle de réflexion française sur la matière, liée au contresens complet sur l'influence de la sociologie durkheimienne. Il faudrait donc, mais ce travail déborderait trop les limites de cet article, prolonger l'enquête dans l'après-guerre, en examinant les clivages intellectuels, les rivalités d'auteurs et les stratégies individuelles de légitimation des chercheurs qui ont reconstruit la psychologie sociale et sa mémoire. Nous observerons simplement ici la rapidité du phénomène.

Du côté des sociologues, si le premier manuel de psychologie sociale de l'après-guerre mettait à la place d'honneur les travaux français et se

134. En effet, Blondel et Halbwachs trouvèrent à Strasbourg deux interlocuteurs intéressants et intéressés : Marc Bloch et Lucien Febvre, les fondateurs des *Annales d'histoire économique et sociale*. Cf. CRAIG, 1979, et BURGUIÈRE, 1983.

135. Cf. SIRINELLI, 1987.

moquait même un peu du chauvinisme américain en la matière¹³⁶, si Georges Gurvitch (1894-1965) prolongeait encore la conception durkheimienne de la psychologie collective¹³⁷ et Bastide n'y voyait pas de contradiction fondamentale avec les travaux américains de Moreno, Linton ou Mead¹³⁸, Jean Stoetzel (1910-1987), qui occupa la première chaire universitaire de psychologie sociale en 1955 et joua un rôle important dans l'organisation de la discipline, en fut par contre un adversaire constant¹³⁹. Sa critique du Durkheim des seules *Règles de la méthode sociologique* lui permit de faire l'impasse sur le reste de l'œuvre ainsi que sur l'ensemble du travail de Mauss, Blondel et Halbwachs dont les noms n'apparaissent pas une fois dans le chapitre historique de son manuel¹⁴⁰. De même, il se permettra d'écrire : « j'ai moi-même donné, à partir de 1947, les premiers cours français de psychologie sociale », « oubliant » ainsi ceux de Halbwachs au Collège de France¹⁴¹. Il y a là, semble-t-il, un phénomène assez clair d'occultation volontaire.

Du côté des psychologues, l'oubli fut encore plus rapide. En 1951, Blondel et Halbwachs étaient déjà totalement absents du panorama de Foulquié. Et en 1957, lorsque Maurice Reuchlin, élève de Piéron, écrira le premier manuel d'histoire de la psychologie, il présentera également la psychologie sociale comme une création américaine, rendant seulement grâce à Meyerson encore vivant¹⁴². Mais ce dernier disparaîtra à son tour des ouvrages de Mueller¹⁴³.

Ainsi, dès le début des années 1960, psychologues et sociologues avaient perdu la mémoire de cette première psychologie collective française. Pourtant, c'est au même moment qu'elle allait être redécouverte par un courant de recherche initié notamment par Serge Moscovici¹⁴⁴. S'intéressant à nouveau et fondamentalement au problème de la construction sociale des processus cognitifs et revenant à la notion centrale de « représentation sociale », ce courant important de la psychologie sociale reconnaît ainsi aujourd'hui en Durkheim son « ancêtre théorique »¹⁴⁵. Il faudra faire un

136. MAISONNEUVE, 1950, p. 7-10. Toutefois, lorsque l'auteur (qui devint en 1958 l'assistant de Jean Stoetzel) opérera dans les années 1960 une refonte de son manuel et les références françaises d'avant-guerre disparaîtront curieusement.

137. Cf. notamment GURVITCH, 1950, p. 44-50 et 105-116.

138. BASTIDE, 1958.

139. Cf. BLONDIAUX, 1991.

140. STOETZEL, 1963a, p. 11-28. Et ceci est d'autant plus étonnant que, sur le fond, ce livre qui recourt beaucoup à l'ethnologie est très proche des problématiques et des conceptions de Mauss et Halbwachs, abondamment utilisés dans le corps du texte.

141. STOETZEL, 1963b, p. XVII.

142. REUCHLIN, 1957, p. 104-122.

143. MUELLER, 1963 et 1968.

144. MOSCOVICI, 1961.

145. Cf. HERZLICH, 1972, et JODELET, 1989.

jour l'étude précise de l'émergence de ces nouvelles recherches, soumises aussi à des influences américaines. Je passe ici le relais.

Laurent MUCCHIELLI,
Centre Alexandre-Koyré,
 Pavillon Chevreul,
 Muséum national d'histoire naturelle,
 57, rue Cuvier, 75005 Paris
 (octobre 1993).

BIBLIOGRAPHIE

A.I.I.S. = *Annales de l'Institut international de sociologie*

A.P. = *Année psychologique*

A.S. = *Année sociologique*

J.P. = *Journal de psychologie normale et pathologique*

R.P. = *Revue philosophique*

ABRIKOSOFF (Nicolas A.), 1904, « Les rapports entre la sociologie et la psychologie », *A.I.I.S.*, X, p. 341-353.

APFELBAUM (Erika), 1981, « Origines de la psychologie sociale en France », *Revue française de sociologie*, XXII, p. 397-407.

APFELBAUM (E.), 1988, « Les enjeux d'une histoire de la psychologie sociale », *Revue de synthèse*, IV^e S., 3-4, juil.-déc., p. 499-511.

APFELBAUM (E.), 1993, « Quelques leçons d'une histoire de la psychologie sociale », *Sociétés contemporaines*, 13, p. 13-23.

AVANZINI (Guy), 1969, *Alfred Binet et la pédagogie scientifique*, Paris, Vrin.

BARROWS (Suzanna), 1990, *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Aubier.

BARRUCAND (Dominique), 1967, *Histoire de l'hypnose en France*, Paris, Presses universitaires de France.

BASTIDE (Roger), 1958, « Sociologie et psychologie », in GURVITCH, éd., 1958, vol. 1, p. 65-82.

BEAUNIS (Henri), 1894, « Introduction », *A.P.*, I, p. V-VIII.

BERGSON (Henri), 1932, *Les Deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Alcan.

BERR (Henri), 1906, « Les progrès de la sociologie religieuse », *Revue de synthèse historique*, XII-1, février, p. 16-43.

BINET (Alfred), 1898, « La mesure en psychologie individuelle », *R.P.*, 2, p. 113-123.

BINET (A.), 1900, *La Suggestibilité*, Paris, Schleicher.

- BINET (A.), 1903, *L'Étude expérimentale de l'intelligence*, Paris, Schleicher.
- BINET (Alfred) et SIMON (Théodore), 1906, « La misère physiologique et la misère sociale », *A.P.*, p. 1-24.
- BINET (A.), 1909, « Le bilan de la psychologie en 1908 », *A.P.*, p. V-XII.
- BINET (Alfred) et HENRI (Victor), 1896, « La psychologie individuelle », *A.P.*, 2, p. 411-465.
- BLONDEL (Charles), 1910, « Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures d'après un livre récent », *J.P.*, p. 524-549.
- BLONDEL (C.), 1914, *La Conscience morbide. Essai de psychopathologie générale*, Paris, Alcan.
- BLONDEL (C.), 1923a, « Les volitions », in DUMAS, éd., 1923a, vol. 2, p. 333-425.
- BLONDEL (C.), 1923b, « La personnalité », in DUMAS, éd., 1923a, vol. 2, p. 522-574.
- BLONDEL (C.), 1924, *Introduction à la psychologie collective*, Paris, A. Colin.
- BLONDEL (C.), 1925, « Psychologie pathologique et sociologie », *J.P.*, p. 326-359.
- BLONDEL (C.), 1926a, *La Mentalité primitive*, Paris, Stock.
- BLONDEL (C.), 1926b, c.f. de HALBWACHS, 1925, *R.P.*, 1, p. 290-298.
- BLONDEL (C.), 1933, *Le Suicide*, Strasbourg, Librairie universitaire d'Alsace.
- BLONDIAUX (Loïc), 1991, « Comment rompre avec Durkheim? Jean Stoetzel et la sociologie française de l'après-guerre (1945-1958) », *Revue française de sociologie*, XXXII, p. 411-441.
- BURGUIÈRE (André), 1983, « La notion de "mentalité" chez Marc Bloch et Lucien Febvre : deux conceptions, deux filiations », *Revue de synthèse*, III^e S., 111-112, p. 333-348.
- CARROY (Jacqueline), 1991, *Hypnose, suggestion et psychologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- CARROY (J.), 1993, *Les Personnalités doubles et multiples*, Paris, Presses universitaires de France.
- CARROY (Jacqueline) et PLAS (Régine), 1993, « La méthode pathologique et les origines de la psychologie française au XIX^e siècle », *Revue internationale de psychopathologie*, 12, p. 603-612.
- CASTELLAN (Yvonne), 1970, *Initiation à la psychologie sociale*, Paris, A. Colin.
- CRAIG (John), 1979, « Maurice Halbwachs à Strasbourg », *Revue française de sociologie*, XX, p. 273-292.
- DAVY (Georges), 1923, « La sociologie », in DUMAS, éd., 1923a, vol. 2, p. 765-810.
- DAVY (G.), 1930, « La psychologie des primitifs d'après Lévy-Bruhl », *J.P.*, p. 112-176.
- DAVY (G.), 1938, « Les sentiments sociaux et les sentiments moraux », in DUMAS, éd., 1930-1948, vol. 6, p. 153-240.
- DÉAT (Marcel), 1925, « Le "Traité de psychologie" de M. Georges Dumas », *R.P.*, 1, p. 417-452; 2, p. 93-129.
- DELACROIX (Henri), 1923, « Les opérations intellectuelles », in DUMAS, éd., 1923a, vol. 2, p. 113-226.
- DELACROIX (H.), 1924, *Le Langage et la Pensée*, Paris, Alcan.
- DELBET (M.), 1904, « Rapport de la psychologie avec la sociologie », *A.I.I.S.*, X, p. 275-279.

- DUGAS (Louis), 1924, *Le Philosophe Théodule Ribot*, Paris, Payot.
- DUMAS (Georges), éd., 1923a, *Traité de psychologie*, 2 vol., Paris, Alcan.
- DUMAS (G.), 1923b, « L'expression des émotions », in DUMAS, éd., 1923a, vol. 1, p. 606-690.
- DUMAS (G.), 1923c, « L'interpsychologie », in DUMAS, éd., 1923a, vol. 2, p. 739-763.
- DUMAS (G.), éd., 1930-1948, *Nouveau traité de psychologie*, 8 vol., Paris, Alcan.
- DUMAS (G.), 1930, « Introduction à la psychologie », in DUMAS, éd., 1930-1948, vol. 1, p. 335-366.
- DUMAS (Georges) et JANET (Pierre), 1920, « Au lecteur », *J.P.*, p. 1-4.
- DUPRAT (Guillaume L.), 1898, « Mémoire sur les rapports de la psychologie et de la sociologie », *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, Section des sciences économiques et sociales*, Paris, Imprimerie nationale, p. 49-66.
- DUPRAT (G. L.), 1920, *La Psychologie sociale. Sa nature et ses principales lois*, Paris, Doin.
- DURKHEIM (Émile), 1888, « Cours de science sociale. Leçon d'ouverture », repris in *La Science sociale et l'action*, Paris, Presses universitaires de France, 1970, p. 77-110.
- DURKHEIM (É.), 1893, *De la division du travail social*, rééd., Paris, Presses universitaires de France, 1986.
- DURKHEIM (É.), 1895, *Les Règles de la méthode sociologique*, rééd., Paris, Presses universitaires de France, 1988.
- DURKHEIM (É.), 1897, *Le Suicide. Étude de sociologie*, rééd., Paris, Presses universitaires de France, 1985.
- DURKHEIM (É.), 1898, « Représentations individuelles et représentations collectives », *Revue de métaphysique et de morale*, repris in *Sociologie et philosophie*, 4^e éd., Paris, Presses universitaires de France, 1974, p. 13-50.
- DURKHEIM (É.) et MAUSS (M.), 1903, « De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives », *A.S.*, VI, repris in MAUSS (Marcel), *Essais de sociologie*, Paris, Minuit, 1968, p. 162-230.
- DURKHEIM (É.), 1906, c.r. de RIBOT, 1905, *A.S.*, IX, p. 156-158.
- DURKHEIM (É.), 1911, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, rééd., Paris, Presses universitaires de France, 1985.
- DURKHEIM (É.), 1913, c.r. de LÉVY-BRUHL, 1910, *A.S.*, XII, p. 33-37.
- ESSERTIER (Daniel), 1927a, *Les Formes inférieures de l'explication*, Paris, Alcan.
- ESSERTIER (D.), 1927b, *Psychologie et sociologie. Essai de bibliographie critique*, Paris, Alcan.
- FOULQUIÉ (Paul), 1951, *La Psychologie contemporaine*, Paris, Presses universitaires de France.
- FREUD (Sigmund), 1923, *Totem et Tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, Paris, Payot.
- FRIEDMAN (Georges), 1964, « Préface », in HALBWACHS (Maurice), *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, Paris, Marcel Rivière, p. 9-23.
- GRASSERIE (GUÉRIN de la) (Raoul), 1898, « Mémoire sur les rapports de la psychologie et de la sociologie », *Bulletin du Comité des travaux historiques et*

- scientifiques, Section des sciences économiques et sociales*, Paris, Imprimerie nationale, p. 71-92.
- GUILLAUME (Paul) et MEYERSON (Ignace), 1938, « Charles Blondel », *J.P.*, p. 321-324.
- GUILLAUME (P.) et MEYERSON (I.), 1946, « Reprendre l'effort », *J.P.*, p. 5-6.
- GUIRAUD (Victor), 1902, *Essai sur Taine. Son œuvre et son influence*, Paris, Hachette.
- GURVITCH (Georges), 1950, *La Vocation actuelle de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- GURVITCH (G.), éd., 1958, *Traité de sociologie*, 2 vol., Paris, Presses universitaires de France.
- HALBWACHS (Maurice), 1925, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan.
- HALBWACHS (M.), 1928, « La psychologie collective d'après Charles Blondel », *R.P.*, 107, p. 444-456.
- HALBWACHS (M.), 1930, *Les Causes du suicide*, Paris, Alcan.
- HALBWACHS (M.), 1933, c.r. de BLONDEL, 1933, *R.P.*, 2, p. 472-475.
- HALBWACHS (M.), 1939, « Conscience individuelle et esprit collectif », *American Journal of Sociology*, repris in HALBWACHS (M.), *Classes sociales et morphologie*, Paris, Minuit, 1972, p. 152-163.
- HALBWACHS (M.), 1941, *La Topographie légendaire des évangiles en terre sainte. Étude de mémoire collective*, 2^e éd., Paris, Presses universitaires de France, 1971.
- HALBWACHS (M.), 1950, *La Mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France.
- HEILBRON (Johan), 1983, « Note sur l'Institut français de sociologie (1924-1962) », *Études durkheimiennes*, 9, p. 9-14.
- HEILBRON (J.), 1985, « Les métamorphoses du durkheimisme, 1920-1940 », *Revue française de sociologie*, XXVI, p. 203-237.
- HERTZ (Robert), 1905-1906, « Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort », *A.S.*, X, p. 48-137.
- HERTZ (R.), 1928, *Sociologie religieuse et folklore*, Paris, Alcan.
- HERZLICH (Claudine), 1972, « La représentation sociale », in MOSCOVICI, éd., 1972, vol. 1, p. 303-325.
- ISAMBERT (François-André), 1979, « Henri Hubert et la sociologie du temps », *Revue française de sociologie*, XX, p. 183-204.
- JANET (Pierre), 1889, *L'Automatisme psychologique. Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, Paris, Alcan.
- JANET (P.), éd., 1901, *Comptes rendus et mémoires du IV^e Congrès international de psychologie*, Paris, Alcan.
- JANET (P.), 1925, *De l'angoisse à l'extase. Étude sur les croyances et les sentiments*, 2 vol., Paris, Alcan.
- JANET (P.), 1935, *Les Débuts de l'intelligence*, Paris, Flammarion.
- JANET (P.), 1936, *L'Intelligence avant le langage*, Paris, Flammarion.
- JANET (P.), 1937, « Les conduites sociales », in *Actes du XI^e Congrès international de psychologie*, Paris, Alcan, p. 138-149.

- JODELET (Denise), éd., 1989, *Les Représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France.
- KELES-KRAUZ (Casimir de), 1904, « Quelques observations sur la psychologie dans la sociologie », *A.I.I.S.*, X, p. 281-287.
- KOVALEWSKI (Maxime), 1898, « Psychologie et sociologie », *A.I.I.S.*, X, p. 247-264.
- LACOMBE (René), 1926, « La thèse sociologique en psychologie », *Revue de métaphysique et de morale*, p. 351-377.
- LALANDE (André), 1923, « La psychologie, ses divers objets et ses méthodes », in DUMAS, éd., 1923a, vol. 1, p. 1-56.
- LAMBERT (Alfred), 1898, « Mémoire sur les rapports de la psychologie et de la sociologie », *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, Section des sciences économiques et sociales*, Paris, Imprimerie nationale, p. 68-71.
- LÉGER (François), 1993, *Monsieur Taine*, Paris, Critérium.
- LESSEVITCH (V.), 1904, « Les traditions populaires en psychologie sociale et en psychologie », *A.I.I.S.*, X, p. 355-364.
- LÉVY-BRUHL (Lucien), 1910, *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Alcan.
- LÉVY-BRUHL (L.), 1922, *La Mentalité primitive*, Paris, Alcan.
- LUBEK (Ian), 1981, « Histoire de psychologies sociales perdues : le cas de Gabriel Tarde », *Revue française de sociologie*, XXII, p. 361-394.
- LUBEK (I.), 1993, « Some Reflections on Various Social Psychologies, their Histories and Historiographies », *Sociétés contemporaines*, 13, p. 33-68.
- LUBEK (I.) et APFELBAUM (E.), 1989, « Les études de psychologies sociales de Augustin Hamon », *Hermès*, 5-6, p. 67-94.
- LUKES (Steven), 1985, *Émile Durkheim. His Life and Work. A Historical and Critical Study*, 2^e éd., Stanford, Stanford University Press.
- MACKENZIE (John S.), 1904, « Rapports de la psychologie et de la sociologie », *A.I.I.S.*, X, p. 299-304.
- MAISONNEUVE (Jean), 1950, *La Psychologie sociale*, Paris, Presses universitaires de France.
- MALINOWSKI (Bronislaw), 1927, *La Sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, Paris, Payot.
- MATAGRIN (Alphonse), 1920, *La Psychologie sociale de Tarde*, Paris, Alcan.
- MASSON-OURSSEL (Paul), 1939, « Disciples ou élèves de Lévy-Bruhl », *R.P.*, 1, p. 258-260.
- MAUSS (Marcel) et FAUCONNET (Paul), 1901, « La sociologie », *La Grande Encyclopédie*, repris in MAUSS, 1969, vol. 3, p. 139-177.
- MAUSS (M.) et HUBERT (Henri), 1902-1903, « Esquisse d'une théorie générale de la magie », *A.S.*, VII, repris in MAUSS, 1983, p. 1-141.
- MAUSS (M.) et HUBERT (H.), 1909, *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, Alcan.
- MAUSS (M.), 1924, « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », *J.P.*, repris in MAUSS, 1983, p. 285-310.

- MAUSS (M.), 1926, « Effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité », *J.P.*, repris in MAUSS, 1983, p. 310-330.
- MAUSS (M.), 1927, « Divisions et proportions des divisions de la sociologie », *A.S.*, repris in MAUSS, 1969, vol. 3, p. 178-245.
- MAUSS (M.), 1933, « Débats sur les rapports entre la psychologie et la sociologie », in *L'Individualité. III^e Semaine de synthèse*, Paris, Alcan, repris in MAUSS, 1969, vol. 3, p. 299-301.
- MAUSS (M.), 1938, « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "Moi" », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, repris in MAUSS, 1983, p. 331-362.
- MAUSS (M.), 1939, « Ribot et les sociologues », *Centenaire de la naissance de Théodule Ribot. Jubilé de la psychologie scientifique française*, repris in MAUSS, 1969, vol. 3, p. 567-569.
- MAUSS (M.), 1969, *Œuvres*, 3 vol., Paris, Minuit.
- MAUSS (M.), 1983, *Sociologie et Anthropologie*, 8^e éd., Paris, Presses universitaires de France.
- MAZEL (Henri), 1896, *La Synergie sociale*, Paris, Armand Colin.
- MAZEL (H.), 1899, « Sociologues contemporains : I. M. Vacher de Lapouge, II. M. Durkheim », *Mercur de France*, vol. 111, p. 662-691.
- MCDUGALL (William), 1920, *The Group Mind*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MCDUGALL (W.), 1922, « The Use and Abuse of Instinct in Social Psychology », *Journal of Abnormal Psychology*, XVI, 5-6, p. 285-333.
- MELETTI-BERTOLINI (M.), 1991, *Il Pensiero e la Memoria. Filosofia e psicologia nella 'Revue philosophique' di Théodule Ribot*, Milan, F. Angeli.
- MERLLIÉ (Dominique), 1989, « Le cas Lévy-Bruhl », *R.P.*, 4, p. 419-448.
- MEYERSON (Ignace), 1922, « La mentalité primitive », *A.P.*, p. 214-222.
- MEYERSON (I.), 1947, « Pierre Janet et la théorie des instincts », *J.P.*, p. 5-19.
- MEYERSON (I.), 1948a, *Les Fonctions psychologiques et les œuvres*, Paris, Vrin.
- MEYERSON (I.), 1948b, « Avant-propos : le travail, une conduite », *J.P.*, p. 7-11.
- MEYERSON (I.), 1987, *Écrits, 1920-1983. Pour une psychologie historique*, Paris, Presses universitaires de France.
- MILET (Jean), 1970, *Gabriel Tarde et la philosophie de l'histoire*, Paris, Vrin.
- MOSCOVICI (Serge), 1961, *La Psychanalyse, son image et son public*, Paris, Presses universitaires de France.
- MOSCOVICI (S.), éd., 1972, *Introduction à la psychologie sociale*, 2 vol., Paris, Larousse.
- MUCCHIELLI (Laurent), 1994, « Durkheim ou la révolution des sciences humaines », *La Recherche*, 268, p. 896-902.
- MUCCHIELLI (L.), 1995a, « Genèse et développements de la notion de "représentation collective" dans la sociologie durkheimienne », à paraître.
- MUCCHIELLI (L.), 1995b, « Le rejet de la notion de race chez les sociologues durkheimiens dans le contexte "Fin de siècle" (1885-1914) », in DUCROS (Albert) et PANOFF (Michel), éd., *La Race : idées et pratiques dans l'histoire et dans les sciences*, Paris, Presses universitaires de France, à paraître.

- MUELLER (Fernand-Lucien), 1963, *La Psychologie contemporaine*, Paris, Payot.
- MUELLER (F.-L.), 1968, *Histoire de la psychologie de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Payot.
- PAOLETTI (Giovanni), 1995, « La réception des Règles du vivant de Durkheim (1890-1917) », in BORLANDI (M.) et MUCCHIELLI (L.), éd., *La Sociologie et sa méthode. Les Règles de Durkheim un siècle après*, Paris, L'Harmattan, paraître.
- PARODI (Dominique), 1925, « La philosophie française de 1918 à 1925 », *R.P.*, p. 359-383.
- PIÉRON (Henri), 1908, « L'évolution du psychisme et l'étude objective du comportement », *Revue du mois*, mars, p. 291-310.
- PIÉRON (H.), 1913, « Le domaine psychologique », *A.P.*, p. 1-26.
- PIÉRON (H.), 1920-1921, c.r. de McDUGALL, 1920, *A.P.*, p. 365-366.
- PIÉRON (H.), 1922, c.r. de McDUGALL, 1922, *A.P.*, p. 352-353.
- PIÉRON (H.), 1923, c.r. de FREUD, 1923, *A.P.*, p. 379-380.
- PUGLIA (Ferdinando), 1904, « Des rapports entre la sociologie et la psychologie : A.I.I.S., X, p. 369-371.
- REUCHLIN (Maurice), 1957, *Histoire de la psychologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- RIBOT (Théodule), 1870, *La Psychologie anglaise contemporaine*, Paris, Ladrang.
- RIBOT (T.), 1873, *L'Hérédité. Étude psychologique*, Paris, Ladrang.
- RIBOT (T.), 1876, « Préface », *R.P.*, 1, p. 1-3.
- RIBOT (T.), 1877, « Philosophy in France », *Mind*, II, p. 366-386.
- RIBOT (T.), 1879, *La Psychologie allemande contemporaine*, Paris, Alcan.
- RIBOT (T.), 1881, *Les Maladies de la mémoire*, Paris, Alcan.
- RIBOT (T.), 1889, *Psychologie de l'attention*, Paris, Alcan.
- RIBOT (T.), 1897, *L'Évolution des idées générales*, Paris, Alcan.
- RIBOT (T.), 1905, *La Logique des sentiments*, Paris, Alcan.
- RIBOT (T.), 1914, « Préface » à DUMAS, éd., 1923a, vol. 1, p. V-XIV.
- RICHET (Charles), 1887, *Essai de psychologie générale*, Paris, Alcan.
- ROBERTY (Eugène de), 1904, « Sociologie et psychologie », *A.I.I.S.*, X, p. 83-120.
- SIRINELLI (Jean-François), éd., 1987, *Génération intellectuelle. Effets d'âges et phénomènes de générations dans le milieu intellectuel français*, Paris, Cahier de l'I.H.T.P., 7.
- STOETZEL (Jean), 1963a, *La Psychologie sociale*, Paris, Flammarion.
- STOETZEL (J.), 1963b, « Préface » à DAVAL (Roger), BOURRICAUD (François), DELA MOTTE (Yves) et DORON (Roland), *Traité de psychologie sociale*, Paris, Presse universitaires de France, vol. 1, p. IX-XVII.
- TAINÉ (Hippolyte), 1857, *Les Philosophes français du XIX^e siècle*, Paris, Hachette.
- TAINÉ (H.), 1870, *De l'intelligence*, 2 vol., Paris, Hachette.
- TARDE (Gabriel), 1880, « La croyance et le désir : la possibilité de leur mesure » *R.P.*, X, p. 150-173 et 264-290.
- TARDE (G.), 1884, « Qu'est-ce qu'une société ? », *R.P.*, 2, p. 489-510.

- TARDE (G.), 1890, *Les Lois de l'imitation*, Paris, Alcan.
- TARDE (G.), 1893, « Les monades et la science sociale », *Revue internationale de sociologie*, p. 157-173 et 231-246.
- TARDE (G.), 1897a, *L'Opposition universelle*, Paris, Alcan.
- TARDE (G.), 1897b, « Note sur les rapports de la biologie et de la sociologie », *A.I.I.S.*, III, p. 189-198.
- TARDE (G.), 1903, « La psychologie et la sociologie », *A.I.I.S.*, X, p. 67-80.
- TARDE (G.), 1909, *Tarde. Introduction et pages choisies par ses fils*, Paris, Louis Michaud.
- THIRARD (Jacqueline), 1976, « La fondation de la Revue philosophique », *R.P.*, 4, p. 401-413.
- TÖNNIES (Ferdinand), 1904, « Sociologie et psychologie », *A.I.I.S.*, X, p. 289-297.
- VERMÈS (Geneviève), SELLIER (Françoise) et OHAYON (Annick), 1993, « Des psychologies sociales en France entre 1913 et 1947 », *Sociétés contemporaines*, 13, p. 197-208.
- WALLON (Henri), 1923, « Le problème biologique de la conscience », in DUMAS, éd., 1923a, vol. 1, p. 184-229.
- WALLON (H.), 1934, *Les Origines du caractère chez l'enfant*, Paris, Boivin.
- WALLON (H.), 1941, *L'Évolution psychologique de l'enfant*, Paris, A. Colin.
- WALLON (H.), 1942, *De l'acte à la pensée. Essai de psychologie comparée*, Paris, Flammarion.
- WALLON (H.), 1947, « L'étude psychologique et sociologique de l'enfant », *Cahiers internationaux de sociologie*, III, p. 3-23.
- WALLON (H.), 1951, « Sociologie et éducation », *Cahiers internationaux de sociologie*, X, p. 19-33.
- WALLON (H.), 1953, « L'organique et le social chez l'homme », repris in *Enfance*, 1963, 1, p. 59-65.
- WORMS (René), 1898, « Observations sur les rapports de la psychologie et de la sociologie », *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, Section des sciences économiques et sociales*, Paris, Imprimerie nationale, p. 67-69.
- WORMS (R.), 1899, « Psychologie collective et psychologie individuelle », *Revue internationale de sociologie*, p. 249-273.
- WORMS (R.), 1904, « Paroles », *A.I.I.S.*, X, p. 393-412.
- ZZAZZO (René), 1975, *Psychologie et marxisme. La vie et l'œuvre d'Henri Wallon*, Paris, Denoël/Gonthier.